|  |
| --- |
| Louis MERCIER [1893- ]  Professeur de belles-lettres, écrivain et historien haïtien  (1949) [2014]  Contribution de l’île d’Haïti à l’histoire de la civilisation  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par *Wood-Mark Pierre*, bénévole, étudiant en sociologie à la Faculté des sciences humaines à l’Université d’État d’Haïti et membre du comité de direction du Réseau des jeunes bénévoles des Classiques des sciences sociales en Haïti,

Page web dans Les Classiques des sciences sociales:

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_pierre_wood-mark.html>

à partir de :

Louis MERCIER

**Contribution de l’île d’Haïti à l’histoire de la civilisation**

Première édition, 1949. Port-au-Prince, Haïti : Les Éditions Fardin, 2014, 96 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 2 février 2020 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Merci aux universitaires bénévoles  
regroupés en association sous le nom de:

**Réseau des jeunes bénévoles  
des Classiques des sciences sociales  
en Haïti**.

Un organisme communautaire œuvrant à la diffusion en libre accès du patrimoine intellectuel haïtien, animé par *Rency Inson Michel* et *Anderson Layann Pierre*.

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/Réseau-des-jeunes-bénévoles-des-Classiques-de-sc-soc-en-Haïti-990201527728211/?fref=ts>



Courriels :

Rency Inson Michel : [rencyinson@gmail.com](mailto:rencyinson@gmail.com)

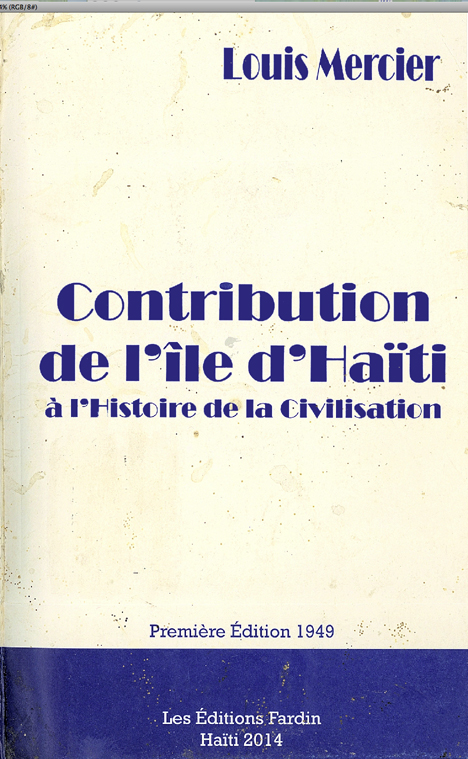
Anderson Laymann Pierre : [andersonpierre59@gmail.com](mailto:andersonpierre59@gmail.com)

Ci-contre : la photo de Rency Inson MICHEL.

Louis MERCIER [1893- ]

Professeur de belles-lettres, écrivain et historien haïtien

Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.



Première édition, 1949. Port-au-Prince, Haïti : Les Éditions Fardin, 2014, 96 pp.

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Quatrième de couverture

L'île d'Haïti a vraiment inscrit des pages glorieuses dans l'histoire de l'Amérique et de la civilisation. Elle fut le berceau de la civilisation et de la colonisation de l'Amérique. Elle est la terre héroïque et sacrée baignée du sang de tous ceux, Indiens ou Africains, qui se sont sacrifiés pour la cause de la Liberté, pour la Rédemption d'une race et pour l'Émancipation d'un continent. Elle a joué magnifiquement son rôle dans l'histoire de l'humanité. Un auteur américain, C. R. James, qui a écrit un livre intitulé : « The Black Jacobins », a eu raison d'affirmer que « la révolution haïtienne a exercé une profonde influence sur l'histoire du XIXème siècle ».

Haïti, cette princesse lointaine, autour de laquelle tant de légendes merveilleuses se sont cristallisées et pour la conquête de laquelle « tant de marins, tant de capitaines, partis joyeux, sont morts ». Haïti, la Reine des Antilles, la toute belle, Haïti qui est, au dire du grand poète Victor Hugo « une Lumière », a une histoire qui ressemble à une fable, qui mérite d'être incorporée à celle de la civilisation et qui peut être contée avec plaisir, avec orgueil.

Louis Mercier

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[3]

Louis Mercier

Contribution  
de l’île d’Haïti

à l’Histoire de la Civilisation

Première édition : 1949

*Les Éditions Fardin 2014*

[4]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Contribution_ile_Haiti_couverture)

[Introduction](#Contribution_ile_Haiti_intro) [5]

[Haïti, l’île légendaire](#Contribution_ile_Haiti_1) [8]

[Haïti précolombienne](#Contribution_ile_Haiti_2) [14]

[Haïti, centre de la colonisation du Nouveau-Monde](#Contribution_ile_Haiti_3) [17]

[Haïti, centre de l’organisation coloniale](#Contribution_ile_Haiti_4) [21]

[Saint-Domingue](#Contribution_ile_Haiti_5) [30]

[La Révolution de Saint-Domingue](#Contribution_ile_Haiti_6) [45]

[Toussaint Louverture](#Contribution_ile_Haiti_7) [53]

[Dessalines le Grand](#Contribution_ile_Haiti_8) [68]

[Christophe](#Contribution_ile_Haiti_9) [78]

[Pétion](#Contribution_ile_Haiti_10) [87]

[Haïti et le panaméricanisme](#Contribution_ile_Haiti_11) [92]

[5]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

INTRODUCTION

Qui n’a pas fredonné l’air célèbre de Mignon   
*« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,   
Le pays des fruits d’or et des roses vermeilles »*

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le poète pensait à l’Italie quand il écrivit ces vers si beaux. Ils peuvent, cependant, mieux s’appliquer à Haïti, un joyau au milieu de l’Océan Atlantique, un bijou qui scintille sous les feux du soleil tropical, un véritable Éden où vivre offre des attraits incomparables, une enivrante volupté. L’imagination humaine, troublée par sa splendeur féerique, ne trouve pas un vocable suffisamment expressif pour la désigner et hésite entre « La Perle des Antilles », « la Reine des Antilles », « l’île Enchantée », « l’île Magique ».

Cependant, quand, négligeant les apparences, on enlève ce manteau de rêve, de poésie, de lumière dont l’île se drape et qui lui donne un [6] charme incomparable, on s’aperçoit avec surprise que ses côtes finement découpées, ses montagnes qui se dressent en proportions harmonieuses vers l’azur des cieux, ses collines superbes, ses vallées profondes et toujours verdoyantes, ses rivières jetées comme des écharpes sur les campagnes et qui y entretiennent une douce fraicheur, ses plaines fertiles, ses hameaux où se groupent des maisonnettes de toutes les couleurs, sa végétation luxuriante et variée sur laquelle le regard se pose avec plaisir et qu’une gaze de buée d’un bleu pâle recouvre, ses paysages dont l’aspect change continuellement avec les heures et les saisons, pour varier les impressions et éloigner l’ennui qui nait de la monotonie des choses éternelles et immuables, l’absence d’animaux malfaisants, de serpents venimeux, tout prouve que les dieux protecteurs des hommes ont créé cette place pour y élire domicile et y réaliser de grands travaux. Haïti prend alors la physionomie d’une « île Héroïque et Glorieuse » où des actions aux conséquences infinies se sont accomplies et dont *« la Contribution à l'Histoire de la Civilisation »* est remarquable. Elle devient « L’île Prédestinée ».

Aussi l’étude de l’Histoire d’Haïti est très intéressante. Elle montre que les choses comme les hommes ont leur vocation et leur destin, que l’influence du terroir est indéniable dans la [7] préparation et la réalisation des événements d’ordre humain. Elle révèle l’aveuglement causé par les passions et par les théories funestes inventées et appliquées sans pitié. On y apprend le long et douloureux martyrologe des deux races sacrifiées pour assouvir toutes les cupidités. On y trouve les efforts persévérants et couronnés de succès des opprimés pour sortir de la géhenne où ils gémissaient et où s’étiolaient leurs facultés. On y découvre avec surprise les changements que les exploits de héros enfantés par l’île ont apportés dans le monde. On se convainc qu’Haïti a joué un rôle considérable dans les annales de l’humanité et on en est tout surpris.

[8]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Haïti  
l’île légendaire

[Retour à la table des matières](#tdm)

Qu’on ouvre un Atlas ; on remarque que le Continent américain ressemble à un oiseau géant aux ailes déployées, formées par les deux Amériques du Nord et du Sud et dont le corps plonge en grande partie dans les profondeurs de la mer depuis, peut-être, la disparition de cette légendaire Atlantide dont il ne reste que de vagues souvenirs et dont on cherche curieusement les vestiges au fond de l’Océan. Cette terre reliait probablement l’Amérique à l’Afrique. Les hauts plateaux de ce continent disparu dans un épouvantable cataclysme et qu’habitaient des hommes qui ont fondé la première civilisation, ces hauts plateaux, dis-je, émergent au-dessus des flots et forment une chaine d’îles plus ou moins importantes, d’une valeur inestimable. Ces îles qui constituent l’Archipel Antiléen sont pareilles à des plumes d’oiseaux, agitées par la brise marine, éclairées par le soleil tropical. On n’y connait ni froid polaire, ni chaleur caniculaire. Sur le lit que la mer leur a préparé et où elles sont mollement couchées, sous un ciel toujours azuré, elles brillent comme des diamants et dégagent, comme les fées des contes, un charme ensorceleur. L’une d’elles, [9] Haïti, placée au centre de l’Archipel, est entourée d’une ceinture d’îles et d’îlots comme si elle recélait des richesses précieuses qu’il fallait protéger contre les convoitises ou comme si elle était une reine ayant une cour nombreuse et éblouissante à laquelle elle devait dicter sa volonté. On peut facilement reconnaître qu’elle est située au centre de l’Amérique. Un Français, le Père Charlevoix, qui a écrit, en 1730, une « Histoire de Saint-Domingue », a pu croire que, par la position qu’elle occupe, le destin a placé l’île d’Haïti pour faire la loi et il s’est écrié : « quoi qu’il en soit, parmi toutes les Antilles, une seule attira et fixa même assez longtemps presque toute l’attention des Espagnols. Elle n’est pas la plus grande, mais elle est, sans contredit, la plus riche de toutes ; nulle autre ne pouvait mettre les premiers conquérants de l’Amérique en état de s’établir solidement au-delà des mers *et l’on peut dire qu’elle enfanta toutes les autres colonies du Nouveau Monde ».* Haïti considérée comme la mère de l’Amérique ou des colonies américaines

L’Amérique n’était pas connue de l’Europe que notre pays exerçait déjà son enchantement dans le monde. Des centaines d’années avant la découverte de notre continent, on parlait d’une villemerveilleuse située au-delà des mers, à l’Ouest de l’Europe ; on l’avait même appelée Antilia et, sur les cartes de géographie, on l’avait représentée. C’est à [10] peine croyable. A ce sujet, le même auteur cité plus haut dit : « les Géographes portugais avaient placé l’Antilia à environ 200 lieues des Açores et ils l’appelaient l’ile des Sept Villes. Ce qu’il y a de plus fâcheux, c’est qu’un grand nombre de particuliers de cette nation et peut-être aussi quelques Castillans se sont ruinés ou ont péri en cherchant cette île. Ce qui les engageait dans cette recherche était une vieille tradition populaire que, dans le temps de l’invasion des Espagnols par les Maures, sept évêques s’étaient embarqués avec quantité de chrétiens pour fuir la persécution des Mahométans et qu’après avoir longtemps erré au gré des ondes et des vents, ils avaient pris terre dans un port de l’Antilles, qu’ils s’y étaient établis après avoir mis le feu à leurs navires et que chaque évêque y avait bâti une ville.

Des auteurs portugais ajoutent que, vers le milieu de quinzième siècle, dans le temps que l’infante D. Comte de Viseo mettait toute la nation en mouvement pour chercher un chemin aux Indes, un navire du Portugal fut jeté sur les côtes de l’Antilles, que le comte de Viseo l’ayant su, voulut renvoyer le pilote mais que celui-ci ne voulait plus entreprendre un si long voyage d’autant plus qu’il n’avait pas observé exactement la route qu’il avait tenue à son retour en Portugal et craignant qu’on ne le fit embarquer malgré lui, sortit du royaume. [11] Cependant, quelque fabuleux que ces récits aient paru à Herrera, cet auteur n’a pas laissé de croire et a cru sans doute avec fondement que le nom de l’Antilles imaginaire avait été donné aux Isles que Christophe découvrit par la raison qu’elles se trouvaient situées à peu près au même endroit où *celle-là* avait été placée par les Géographes.

Sur une carte dessinée en 1434 par le génois Bedaire, se trouvait Antilia avec l’inscription : « Isola novo scoperta », « Île nouvellement découverte ». En 1436, un italien avait encore représenté Antilia avec cette inscription : « questo he mar de Spagna », « qui est dans la mer espagnole ».

Christophe Colomb n’a entrepris son périlleux voyage que dans l’unique but de découvrir Antilia. Personne dans le monde des savants, ne doutait de l’existence de cette île. Il importait simplement d’aller la retrouver et l’étudier. Le Grand Navigateur avait eu le rare bonheur à Porto-Santo où son beau-frère était gouverneur, de parler à un naufragé, Alonzo Sanchez dont le bateau avait sombré près des côtes et qui lui avait affirmé, avant de rendre le dernier soupir, qu’il revenait d'Antilia. La mort l’avait empêché de donner plus de détails sur ce sujet.

Marius André, l’écrivain français dit, dans son livre : « la Véridique Aventure de Christophe [12] Colomb » : « Peu avant le départ de l’expédition, Martin de Behaim avait rectifié les portulans et placé Antillais vers le 25ème degré de latitude Nord ; il était donc le plus près de la vérité si, comme c’est probable, Antilia, c’est Haïti ».

Ce qui dépasse l’imagination, c’est que l’illustre Marin ; qui voguait sur une mer inconnue, vers des terres inconnues et qui avait tant de chances d’atteindre un point de la terre ferme du vaste continent américain et très peu de chances d’aborder en Haïti ou dans une autre partie de l’Archipel antilèen y fut conduit par le destin. Il est bien vrai qu’il avait découvert d’abord San Salvador et puis Cuba, mais il n’y était pas resté ; ce n’était pas ce qu’il cherchait ; ce n’était pas Antilia. A Cuba, les naturels lui avaient indiqué du doigt une île dont ils parlaient avec ravissement, où il y avait toutes les richesses qu’on pouvait convoiter et ils l’appelaient Haïti, Terre montagneuse ou Bohio, grande terre. Quand donc, le 6 décembre 1492, le Navigateur débarqua en Haïti, il comprit qu’il était à Antilia ; notre île avait, à peu près la même configuration que celle tracée par les géographes portugais sur leurs cartes fantaisistes. Le même Marius André répète, après les auteurs espagnols : « or Haïti n’est pas autre que la fabuleuse Antilia, par la configuration de ses côtes ; elle répond mieux [13] que l’autre (Cuba) grande Antilles à l’idée qu’on se faisait de l’ile des Sept Cités ».

Haïti a été comme une Princesse Lointaine dont on a parlé pendant des siècles et qu’on avait parée de tous les charmes et de tous les enchantements. Pour la retrouver, combien de marins, combien d’aventuriers ont perdu la vie ! Puis, on a fini par la découvrir et on s’est aperçu qu’elle possédait des trésors incalculables et qu’elle offrait aux intrépides voyageurs un continent capable d’assouvir toutes les faims et d’étancher toutes les soifs.

Elle jouissait de tant de privilèges et avait tant de sortilèges. Belle nature ! Végétation luxuriante ! Côtes finement ciselées ! Brise embaumée ! Température agréable ! Population paisible composée en grande partie d’artistes et de dilettantes, de musiciens, de poètes, de chanteurs et de danseurs, amants farouches de la liberté, qui se prélassaient mollement dans leurs hamacs de coton, livrés aux caprices de leur imagination ou qui s’enivraient de la fumée capiteuse de leur cohiba (tabac). Valparaiso ! Vallée du paradis, s’écria Colomb en contemplant les splendeurs infinies d’Haïti. Hispaniola, Petite Espagne fut le seul vocable qu’il appliqua à l’île dont les beautés lui rappelaient celles de l’Espagne.

[14]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Haïti  
précolombienne

[Retour à la table des matières](#tdm)

Et dire que, même sur ces Indiens frustes sans instructions, ignorant la lecture, cette Antilles de la légende avait exercé une influence particulière, une grande fascination ; elle leur avait donné un comportement spécial. Ces Indiens qui appartenaient aux Taïnos, aux Arawaks, aux Caribes, étaient fiers, indomptables. Ils ont préféré disparaître, parfois tragiquement, plutôt que de subir les humiliations et les mauvais traitements des européens. Ils croyaient que leur pays était le centre, la lumière du monde. Cette croyance s’était répandue au loin, dans presque tout l’Archipel. À certaines époques de l’année, on venait de tous les points de l’île et des îles environnantes, en longues théories, en pèlerinage, à la célèbre grotte de Joanaboina, située dans le Nord de l’île, adorer les dieux protecteurs. Ne disait-on pas que le soleil et la lune y avaient pris naissance et l’avaient, un jour, quittée pour aller se fixer au firmament et répandre leur lumière bienfaisante sur toute la terre ? Quelle belle légende capable d’inspirer les meilleurs sentiments ! L’astre du jour et celui de la nuit, fils d’Haïti !

[15]

Les naturels d’Haïti étaient surtout des sculpteurs habiles qui ont laissé de nombreux souvenirs de leur art. Ils gravaient sur les parois des cavernes les traits de leurs dieux ; ils 'en faisaient d’argile et de bois. Ils savaient aussi fabriquer des poteries, des bijoux qui témoignent d’un goût assez développé. Les pierres de la grotte de Joanaboïna (Voûte-à-Minguet) et du bassin Zim contiennent beaucoup de sujets gravés par eux.

C’est ici que les européens apprirent l’usage du tabac, qu’ils burent le chocolat dont l’usage est si répandu de nos jours. On veut même que la patate ait été trouvée en Haïti par Christophe Colomb ; elle s’y appelait **mames.** Colomb en donne des détails et déclare qu’elle a le goût de la châtaigne. Le maïs y était aussi cultivé et les premiers grains de ce produit furent apportés d’Haïti en Espagne en 1502. Cela représente un apport considérable dans la société humaine : tabac, chocolat, patate, maïs, produits du terroir haïtien et faisant la conquête de notre globe. Le véritable jeu de football, pareil à celui d’à présent, se jouait en Haïti, avant la découverte, entre les indiens de villages différents. Les joutes sportives si répandues de nos jours étaient des distractions favorites des Indiens avant la découverte du Nouveau-Monde.

N’est-ce pas en Haïti que s’est révélé, dans sa mâle fierté et dans son courage indomptable, le [16] premier héros américain de l’époque espagnole, le terrible Caonabo ? Il s’est farouchement dressé Contre les cruels conquistadores qui maltraitaient et dépouillaient les naturels ; il les tua tous. Aux heures sombres de la vie, quand on croit que les petits doivent s’incliner humblement devant les grands et accepter leur volonté implacable, que le salut national ne demande pas le sacrifice inutile des citoyens, le fier cacique Caonabo, debout dans sa taille de géant, nous affirme que, même chez les peuplades primitives et non civilisées, l’amour du sol national n’est pas un vain mot et qu’on doit tout faire pour le conserver intact. Caonabo nous dit que le patriotisme n’est pas un fruit de la civilisation, mais un sentiment qui a été donné à l’homme avec le jour. Et l’exemple de Caonabo sera suivi par des milliers d’indiens qui sont morts, tués par les balles, dévorés par des dogues, rongés par la faim et la soif dans des cavernes ou ils se sont enterrés vivants, drapés dans le manteau immaculé de leur liberté.

[17]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Haïti  
centre de la colonisation  
du Nouveau-Monde

[Retour à la table des matières](#tdm)

Haïti, la légendaire Antilia, a attiré l’Europe en Amérique. Va-t-elle la conserver ou la décevoir ? Aura-t-elle assez de charmes pour la captiver et la retenir ? Quel rôle jouera-t-elle après la découverte ?

Elle sera le centre de la colonisation du Nouveau-Monde, le phare lumineux qui éclairera tout le continent, le Quartier-Général de tous les conquérants des Indes Occidentales. C’est un fait très important qu’il importe de se rappeler car il exercera une influence considérable dans l’histoire de la civilisation.

C’est en Haïti que furent bâtis les premières maisons, les premières églises, les premiers monastères, les premières écoles, les premiers forts, les premières villes élevées par les européens en Amérique. La plus ancienne construction qu’ils érigèrent fut le Fort de la Nativité, tout près de l’actuelle ville du Cap-Haïtien. Le 25 décembre 1492, le bateau amiral, la Santa Maria, échoua sur les récifs situés à l’est de la ville et fit naufrage. Le destin voulut même marquer, par cet accident, [18]

l’endroit où se dérouleront à l’avenir, les évènements les plus mémorables dans les annales de l’île. Le cacique de l’endroit, Guacanagaric voulut bien accorder une concession de terrain à l’infortuné Amiral qui y construisit, sur une éminence, le célèbre fort, baptisé fort de la Nativité à cause de l’accident qui survint le jour anniversaire de la naissance du Christ. Du Cap-Haïtien, on peut voir la Colline sacrée où, avec les épaves de la caravelle, on fit cet abri où les espagnols s’installèrent. L’endroit a ainsi une importance capitale ; il est le plus historique de l’Amérique. Il ne représente pas seulement la première concession faite à l’Europe, mais encore le lieu où, pour la première fois, l’Amérique affronta l’Europe, où elle la défît et où dorment les premières victimes de la conquête de notre continent. Les Indiens, maltraités par les espagnols qu’avait laissés en garnison Colomb, quand ce dernier retourna en Espagne, se soulevèrent, assaillirent le fort qu’ils brûlèrent après en avoir tué les défenseurs. Premier exploit de notre continent après la découverte.

La première ville élevée par les espagnols en Amérique le fut en Haïti et s’appelait Isabelle en souvenir de la Reine d’Espagne. Cette ville fut détruite par un ouragan et une autre tracée sur les rives de l’Ozama, l’actuelle ville de Santo-Domingo, la plus ancienne des Indes Occidentales. En [19]

1504, Haïti comptait 15 villes, beaucoup de fortifications, des églises, des monastères où des moines franciscains et dominicains convertissaient les infidèles, enseignant, en même temps, l’alphabet et le catéchisme.

Les premières écoles furent établies dans notre île ; il y en avait un peu partout pour l’éducation de la jeunesse indienne. C’est pourquoi l'Université de Santo-Domingo est considérée comme la plus ancienne et la première de l’Amérique.

Des Évêchés furent fondés en différentes localités de notre pays ainsi que des monastères. L’archevêque de Santo-Domingo, pour cette raison, est le Primat des Indes Occidentales. C’est encore d’ici que partirent tant de prêtres qui se répandirent dans les Amériques pour y christianiser les infidèles.

C’est Haïti, considérée comme le Quartier Général des Forces Européennes que s’élancèrent beaucoup de ces fameux conquérants de l’Amérique : Balboa, Pizarre, Ponce de Léon, Nicuesa, Ojéda, le compagnon d’Amèric Vespuce. Fernand Cortès, le célèbre vainqueur de Monte-zuma, travailla dans l’île de 1503 à 1518. Il y amassa une petite fortune qui lui permit d’entreprendre son expédition contre le Mexique.

[20]

Le premier grand naufrage de l’époque colombienne eut lieu sur nos côtes. Bobadilla, l’homme qui avait chargé de fers. Christophe Colomb avait, au prix de tortures sans nombre infligées aux malheureux indiens, réuni 5.000.000 de dollars qu’il expédiait en Espagne sur sa caravelle « La Toison d’Or. Une tempête d’une grande violence éclata et le navire sombra avec son immense trésor, le 4 juillet 1502.

[21]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Haïti, centre de  
l’organisation coloniale

[Retour à la table des matières](#tdm)

L’Organisation coloniale qui devait durer si longtemps, accumuler tant de ruines, de souffrances et dont les effets désastreux se font sentir jusque de nos jours en Asie, en Afrique et même en quelques points de notre continent, cette organisation qui devait changer la face du monde, transformant de vastes contrées en terres d’exploitation au profit de l’Europe, et au détriment de millions d’êtres humains sacrifiés à la cupidité des assoiffés d’or et de plaisirs grossiers, a été, hélas ! inaugurée chez nous. Christophe Colomb qui, lorsqu’il se promenait dans certaines régions de l’île possédant de l’or, croyait être dans le pays d’Ophir d’où Salomon et Hiram avaient tiré les bois et les métaux précieux pour la construction du Temple de Jérusalem, dut reconnaître ; à la fin son erreur et qu’il était chimérique de penser qu’on ramassait l'or à même la terre. Il fallait travailler pour l’acquérir, l’extraire des mines ou se livrer à la culture des fertiles campagnes. Il avait eu l’heureuse idée d’importer des Canaries la canne à sucre et d’en conseiller la plantation. Il était aussi possible de [22] cultiver le tabac dont l’usage commençait à se répandre en Europe.

Avant d’en arriver à la culture pour s’enrichir il avait imaginé de faire le trafic des Indiens considérés : comme des esclaves qu’on pourrait vendre en Espagne. De la petite ville d’Aquin, il avait écrit : « de ce lieu, on peut, avec l’aide, de la Sainte Trinité, exporter autant d’esclaves qu’il est possible d’en vendre, soit quatre mille, valant 20.000,000 de maravèdis ». La Reine Isabelle protesta énergiquement contre ce marché infâme. L’Amiral tourna cette difficulté.

Pour raffermir son autorité ébranlée par des discordes et pour relever le courage de tous les aventuriers espagnols, brisé par le doute, les déceptions et le découragement, il conçut l’idée, non plus de vendre les indiens, mais de les asservir et de les contraindre à travailler pour des maîtres. Chaque espagnol reçut des terres et un lot d’indiens pour les cultiver ou pour extraire l’or des mines. Ce système de répartition des terres s’appela répartimiento. L'espagnol, à qui étaient commis de pauvres indiens faibles, amants de la liberté et incapables de se livrer aux travaux si dures, se nomma Encomendero et la terre qui lui était donnée constitua la Encomienda.

[23]

Et voilà comment un homme, ayant dans une main la Croix du Sauveur, dans l’autre la Bible et qui partir du port de Palos avec l’idée et l’ordre d’aller convertir les infidèles, va devenir le bourreau de toute une race si intéressante ! Voilà comment naquit sur le sol enchanteur d ’Haïti un des plus horribles fléaux désolant pendant des siècles l’humanité, décimant deux continents : le système colonial !

Les premières encomiendas remontent à l’année 1499. Elles se répandirent bientôt partout en Haïti et se multiplièrent dans toute l’Amérique colonisée. Les pauvres Indiens qui se figuraient d’abord que les nouveaux venus étaient des Tureys, c’est-à-dire des Messagers du ciel, durent déchanter. De gré ou de force, il leur fallait peiner nuit et jour, sur les routes, dans les plantations, dans les mines pour des maitres cupides qui ne faisaient aucune attention à leurs souffrances, à leur détresse, à leurs cris de douleur. Ceux qui mourraient étaient vite remplacés, le continent paraissant être un réservoir inépuisable de bétail humain. Et les Espagnols, aveuglés par les passions, s’accoutumèrent à ne plus considérer les Indiens autrement que comme des bêtes de somme, sans aucune valeur. Ils disposaient d’eux avec un cynisme déconcertant. Les révoltes étaient écrasées dans le sang et les insurgés étaient souvent livrés aux dogues affamés. La mortalité [24] devint effrayante. En quatorze ans, presque toute la population de l’île avait été anéantie.

Tous ne moururent pas sans honneur et sans gloire ; beaucoup firent des prodiges d’héroïsme et vendirent chèrement leur vie. L’exemple de Caonabo avait été suivi par d’autres caciques, comme Cobutanama. Un d'eux, le cacique Henry, devint célèbre. Il s’était soulevé contre la domination espagnole ; et avait infligé de retentissantes défaites aux castillans ; il s’était ensuite retiré dans les montagnes inaccessibles d’où il harcelait les ennemis. La situation de la Colonie devint si précaire par suite de ces incursions répétées que, pour la première fois dans l’Histoire de l’Amérique, on vit le plus puissant Souverain du monde, le grand Empereur Charles-Quint, envoyer un messager, Barrio-Nuevo, négocier la paix avec le farouche Cacique Henry et reconnaître ses droits et sa liberté.

On doit, cependant, dire, à la gloire du christianisme, qu’il n’accepta pas sans de violentes protestations, celte nouvelle forme de l’iniquité humaine. Déjà, avant la découverte de l’Amérique, alors que la soif des conquêtes entraînait les aventuriers hors d’Europe, sur des continents où ils commettaient des abus, la Papauté avait fulminé contre les esclavagistes. Le 7 octobre 1462, le Pape Pie II, adressait à un Évêque qui partait pour la Guinée un bref où il lui ordonnait de s’élever contre [25] les chrétiens coupables d’entrainer les néophytes dans la servitude. Le 24 juin 1493, Innocent VIII envoyait aux missionnaires d’Afrique une bulle dans laquelle recommandation leur était faite de bien traiter les Indigènes. Le Pape Léon X, en 1524, déclara, du haut de la Chaire Pontificale que, non seulement la religion chrétienne, mais encore la nature proteste contre l’état d’esclavage. Paul III, dans un bref retentissant promulgué en 1537, affirma solennellement que « tous les hommes, quels qu’ils soient, ont un triple droit ; le droit d’être maitres de leurs personnes, le droit de vivre en société d’après leurs lois, le droit d’acquérir et de posséder » et il appela « la malédiction du ciel sur les Européens qui asservissaient les Indiens ou toute autres catégories d’hommes.

Mais, c’est en Haïti surtout que la lutte contre l’esclavage et les mauvais traitements infligés aux Indiens fut ardente et vive. Là, l’esclavage colonial avait été inauguré officiellement et sans restriction. Là, les Indiens avaient été cruellement asservis, maltraités, assassinés. Là aussi, de grands apôtres, à l’âme noble, généreuse, héroïque, firent entendre leurs protestations contre les brutalités faites à des gens bons, paisibles et dont Colomb lui-même disait : « ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ! Leurs propos toujours aimables et doux s’accompagnent de sourire ».

[26]

Des religieux de l’Ordre de Saint Dominique s’étaient rendus à Hispaniola pour y prêcher l’évangile et convertir les païens. Ils s’affligèrent profondément de constater que les chrétiens se conduisaient comme des barbares, des bourreaux monstrueux. Un jour, le père Antonio Montesino, un dominicain plein de zèle et de charité monta en chaire et protesta violemment contre la tyrannie des espagnols. Il pressa Diego Colomb, le fils et successeur du navigateur, de réprimer les emportements des conquérants cruels. Son attitude provoqua la colère des maitres castillans. Il n’en continua pas moins à défendre une noble cause. C’est lui qui inaugura le formidable procès de l’esclavage colonial ; il s’écria, du haut de la chaire, avec indignation : « quel droit des gens sortis d’Espagne, parce qu’ils y manquaient de pain, ont-ils de s’engraisser de la substance d’un peuple né aussi libre qu’eux ? Sur quoi se fondent-ils pour disposer de la vie de ces malheureux, comme d’un bien qui leur est propre ? Qui a pu les autoriser à exercer sur eux un empire tyrannique ? N’est-il pas temps de mettre des bornes à une cupidité qui enfante tant de crimes ?

Mais celui dont le nom est le plus connu et dont l’influence fut grande dans toute l’Amérique est Barthélémy de Las Casas, surnommé le Protecteur des Indiens. Il est né à Séville en 1474 et [27] est mort à Madrid en 1566. À dix-neuf ans, il avait suivi son père qui accompagna Colomb à son deuxième voyage. Il retourna ensuite en Espagne où il entra dans l’Ordre des Dominicains. En 1502, il fut ordonné prêtre en Haïti où il commença sa carrière douloureuse, glorieuse. Il se consacra entièrement à la conversion et à la défense des Indiens. Il fut leur avocat le plus actif et le plus redoutable et s’attira maintes fois les foudres des pouvoirs publics, furieux de son attitude intransigeante. C’est lui qui porta le fameux Cardinal Ximenès à envoyer à Hispaniola une commission composée de trois moines de l’ordre des Hièronymites et chargée d’enquêter sur les atrocités commises au détriment des pauvres asservis. Grâce à ses interventions répétées, le sort des Indiens fut adouci. Mais, il était trop tard ; presque tous avaient déjà disparu et il fallait les remplacer.

On eut l’idée infernale, pour avoir des bras vigoureux, d’importer des noirs tirés du continent africain. Telle est l’origine de la Traite des Noirs, l’institution la plus infernale. L’étudier, c’est parcourir les pages les plus sombres de l’histoire humaine. Des malheureux, traqués dans les bourgades où les forêts d’Afrique, étaient faites prisonniers. En longues caravanes, à travers les déserts arides, ils étaient conduits dans des entrepôts situés sur les côtes. Combien, après avoir quitté [28] parents et amis arrivaient jusqu’aux ports d’embarquement où ils étaient empilés dans des tanks infects ! Embarqués sur des bateaux négriers où le régime était si féroce et où les souffrances causaient tant de décès, ils étaient emmenés en Amérique où ils allaient porter toute la vie des chaines d’esclaves. Ces noirs, souvent libres chez eux où ils occupaient parfois de hautes positions, comme le père de Toussaint Louverture, devenaient d’humbles esclaves soumis à la volonté et aux caprices de maitres trop souvent impitoyables. Leur supplice durait toute la vie et les enfants auxquels ils donnaient naissance étaient soumis au même régime odieux. L’imagination humaine peut très difficilement, de nos jours, comprendre à quel bas-fond d’infamie et de cruauté la cupidité peut entrainer les hommes, après seize siècles d’évangélisation chrétienne et la renaissance que la conscience humaine doit à ceux qui, à l’exemple des Haïtiens, ont porté des coups mortels au système colonial.

Les premiers africains débarquèrent en Haïti, en 1503. Les espagnols les virent arriver avec appréhension. Ovando, un des gouverneurs de la colonie, avait remarqué qu’aussitôt à Hispaniola, ils s’empressèrent de fuir et de se réfugier parmi les Indiens survivants à qui ils prêchaient la haine de la tyrannie, l’amour de la liberté et inspiraient l’esprit [29] de révolte. Sa majesté catholique avait, vainement, par un Edit, prohibé l’importation des Nègres, ces derniers paraissant fiers et peu dociles ; le trafic n’en augmenta pas moins. Il était dans le plan divin de les employer à remplir une mission très noble : la libération d’une race.

D’ailleurs leur présence était nécessaire dans la Colonie où l’on avait établies les premières usines sucrières et de vastes champs de tabac. Il s’y trouvait aussi de nombreux pâturages où paraissaient bœufs, moutons, chevaux. Haïti avait pris l’aspect d’une colonie modèle, comme celles qu’on établira plus tard, un peu partout, dans le Nouveau Monde. Qu’on n’oublie pas qu’elle a été le phare puissant éclairant les Indes Occidentales ; qu’elle a été le point de départ du système colonial changeant la face du monde ; que les premières usines sucrières qui ont joué un rôle si important dans l’économie humaine y ont été établies, que maïs, cacao, tabac, sucre de canne, patates provenant de son terroir d’abord ont été propagés en Europe où ils provoqueront des changements considérables.

[30]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Saint-Domingue

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les Espagnols, après avoir tiré de la colonie presque tout ce qu’elle pouvait facilement leur offrir, l’avaient en grande partie délaissée. Les pauvres Indiens qui vivaient si heureux et si paisibles avant la découverte avaient disparu presque tous ; il n’en subsistait que quelques-uns. Près d’un million étaient morts, tués dans les pénibles travaux des mines, dans les sillons qu’ils creusaient, dans les embuscades tendues par les conquérants, dans les combat qu’ils livraient pour défendre leur liberté, dévorés par les chiens lâchés sur eux, dans les cavernes où ils se retiraient pour y mourir de soif et de faim, préférant la mort à l’esclavage. Ils avaient été remplacés par les Africains qui commençaient à affluer en Amérique.

Les conquistadores, ne trouvant plus rien d’intéressant en Haïti, s’en allèrent chercher fortune ailleurs, dans d’autres contrées de notre continent où coulait le pactole. Ils se rendirent au Mexique, au Pérou et partout où il y avait de l’or en abondance. Seuls, quelques-uns ne voulurent pas quitter leurs fermes, leurs usines, leurs plantations de tabac, leurs pâturages. Dans la ville de Santo Domingo qui, pendant une époque, rivalisait de richesses et de luxe avec les plus belles citées de l’Europe, où Diego Colomb et son épouse, la jolie Dona Maria, [31] nièce du Duc d’Albe, cousin du Roi d’Espagne, se promenaient avec leur brillante escorte composée des meilleurs représentants de la noblesse castillane, le silence avait succédé aux rumeurs d’une société raffinée et policée et la tristesse à la joie. Les autres villes fondées en différents points de l’ile offrirent le même spectacle de désolation. Une paix sépulcrale tomba sur Haïti, troublée seulement par les chansons des rares survivants espagnols mollement étendus dans leurs hamacs et bercés par des esclaves infortunés. Dans les forêts profondes et sur les routes à demi effacées, on entendait les mugissements sourds des bœufs sauvages et les grognements des cochons marron qui pullulaient.

Les autres peuples d’Europe voulurent aussi avoir leur part du gâteau américain si appétissant. L’Espagne ne pouvait pas seule occuper tout un continent si vaste et si riche. L’esprit colonial, endormi depuis l’époque des croisades, se réveilla, enflammant les convoitises, suscitant les rivalités sanglantes, provoquant les luttes féroces. De hardis aventuriers armèrent des bateaux qui écumèrent les mers de l’Amérique ; ils commencèrent à enlever aux espagnols des conquêtes qui les avaient enrichis. Les pirates aux exploits homériques se multiplièrent, affrontant les tempêtes de l’Atlantique, bravant les flottes espagnoles fortes et bien armées, ravissant les galions chargés d’or, [32] promenant leurs incroyables prouesses partout où ils étaient sûrs de récolter un riche butin, exposant 'continuellement leur existence à des périls mortels.

Dans une petite île adjacente d’Haïti, des aventuriers français et anglais se fixèrent d’où ils partaient pour des expéditions dangereuses et souvent fructueuses. Ils affrontaient la mort avec un calme et une sérénité dignes d’éloges et passaient leur vie à guerroyer, à boire et à s’amuser, dépensant follement ce qu’ils avaient gagné si difficilement. Vie dure dont nous ne comprenons pas le sens actuellement. Cette petite île appelée La Tortue et située au Nord d’Haïti fut un véritable nid de brigands, de pirates, jouissant d’une grande renommée. Français et Anglais, associés quand il fallait porter un mauvais coup aux espagnols, ne s’entendirent pas longtemps. À la fin, les français restèrent les seuls maîtres de la position où ils élevèrent des fortifications. De là, ils traversèrent l’étroit canal de la Tortue et s’installèrent dans la grande île d’Haïti dont ils disputèrent aux conquérants espagnols la possession. Luttes longues, pénibles. Trop occupés ailleurs, les espagnols ne purent envoyer des forces assez considérables à Hispaniola dont la partie occidentale leur échappa ; les français en devinrent les maîtres.

La colonie de Saint-Domingue -- ainsi les français appelèrent leur nouvelle conquête [33] qui allait devenir, sous une habile direction, la plus florissante colonie française d’Outre-mer, voire même la plus riche du monde. Elle ne fut d’abord occupée que par des boucaniers et des flibustiers. Les premiers chassaient les bœufs et les cochons sauvages, en rôtissaient la chair qu’ils pouvaient ainsi conserver et vendre. Les seconds, corsaires fameux, partaient d’une anse de l’île pour aller attaquer bateaux, villes et les dépouiller. Bientôt, cette existence dangereuse fut délaissée. La culture attira ces hommes au courage indomptable qui employèrent à de plus nobles occupations la débordante énergie de leur nature.

Des gouverneurs intelligents et actifs envoyés par la Métropole organisèrent la nouvelle colonie. On déploya à cette tâche des qualités qu’on ne saurait trop louer. Les terres furent défrichées et ensemencées. On y produisit sur une large échelle et pour les besoins d’une clientèle étrangère de plus en plus nombreuses toutes les denrées coloniales qui inondaient les marchés d’Europe ; indigo, coton, cacao, tabac, canne à sucre. Un français, Desclieux, ayant apporté des plants de caféier d’Arabie, on y fît l’acclimations. C’est donc en Haïti qu’on commença à cultiver ce produit dont l’importance est si considérable à l’économie américaine. Des usines sucrières s’y multiplièrent.

[34]

En 1789, Saint-Domingue comptait 792 sucreries, 3099 indigoteries, 2810 caféières, 705 cotonneries, 69 cacaoyères, 173 guildiveries, 8 tanneries, 313 fours à chaux, 28 poteries, 33 briqueteries. Elle envoyait en France des produits estimés à plus de 150.000.000 de francs et pesant plus de 120.000 tonnes. Elle faisait de plus un grand commerce clandestin avec les colonies voisines. Ces échanges entretenaient un mouvement extraordinaire. On a calculé que, près de 6.000.000 de français vivaient des transactions avec Saint-Domingue, sans compter les danois, les norvégiens, les anglais, les hollandais, les américains qui étaient en relations commerciales avec elle.

Un fait est que presque toute la noblesse française y avait des intérêts. Même la belle Joséphine de Beauharnais y possédait des terres. Voltaire, le brillant écrivain, devait une partie de sa grande fortune à la colonie. Saint-Domingue nourrissait largement la Mère Patrie. Le luxe de Paris, les élégants palais de France, tout ce qui faisait de ce pays un des plus beaux de la terre et de Paris la capitale du monde était payé en grande partie par Haïti. Il y eut parfois des alliances scandaleuses entre la noblesse française et les riches roturiers de Saint-Domingue. Et le flux du capital colonial transforma 1a société française, enrichit des manants qui ont pu donner une bonne instruction à [35] leurs enfants, et préparer ainsi cette bourgeoisie qui fera la Révolution de 1789. Son influence était telle que Gouy d’Arcy, représentant des grands planteurs de Saint-Domingue à Paris, a pu dire à Louis XVI : « Sire, votre cour est créole. Les liens du sang, ces liens que rien ne peut briser ont indissolublement attaché votre noblesse à la colonie de Saint-Domingue ». On peut affirmer que les richesses amassées en Haïti aidèrent infiniment aux progrès d’une société considérée comme la plus raffinée du monde.

L’importance de la colonie était telle que le Traité de Paris, signé le 10 février 1763 et qui consacrait la ruine partielle de la puissance coloniale française, n’émut pas trop l’opinion là-bas où l’on réalisait qu’on conservait la meilleure part, Saint-Domingue, source inépuisable de trésors. Le Canada jusqu’aujourd’hui ne pardonne pas à la France ce qu’il appelle un abandon.

Une des principales villes de la colonie, le Cap-Français, l’actuel Cap-Haïtien, était le centre le plus important de l’influence et de la culture française en Amérique. C’était un foyer incandescent de cette belle civilisation dont le rayonnement était alors considérable. Les hommes d’État et les savants les plus éminents s’y donnaient rendez-vous. Il y avait été créé une Société Savante composée de quarante membres. Elle s’occupait [36] surtout d’expériences scientifiques et avait des rapports étroits et constants avec les grandes Sociétés d’Europe qui s’intéressaient à ses travaux et recevaient ses membres dans leur sein. Le vaccin a été pratiqué en Haïti longtemps avant Jenner et des expériences curieuses en avaient été faites dans les plaines du Cap, sur les animaux. Le premier essai fait en Amérique, dans le champ de l’aviation, le fut au Cap-Français où, en 1784 un ballon montgolfière fut lancé en grande pompe et au milieu d’un enthousiasme délirant. Le ballon fut emporté loin des côtes par le vent qui soufflait ; on renouvela l’expérience sur la propriété Galifet, non loin de la ville. La flore des Antilles y fut explorée et d’intéressantes études furent publiées à ce sujet.

Dans le village de la Grande Rivière, à vingt kilomètres du Cap, sont nés deux français qui iront s’instruire à Paris et deviendront des Membres de l’Académie Française et de l’Académie des Inscriptions ; ils s’appelaient Paul Gui de Chabanon et René Dureau de la Malle. Un habitant du Cap Jacques Boneau, deviendra un saint martyr honoré par l’Église Catholique. On croit fort que la ville de Chicago a été construite par un Noir d’Haïti, Jean- Baptiste Pointe-Sable. Dans la grande cité américaine, il y a une école de noirs, un parc, un pont, portant son nom. Un autre noir, emmené à New York par son maitre, Monsieur de Bérard, deviendra [37] un barbier renommé, acquerra une fortune, secourra son ancien propriétaire et entreprendra beaucoup d’œuvres de charité dans la paroisse de Saint-Pierre. Il se nommait Pierre Toussaint. C'est encore un noir d’Haïti, né au Limbé, près du Cap et qui s’appelait Eustache, qui sera le premier de sa race à avoir le prix Montyon de vertu. Combien de ces habitants de la colonie le quitteront à l’époque de nos troubles révolutionnaires, iront s’établir à la Jamaïque, à Cuba, à Trinidad, à New Orléans, à Boston, à Philadelphie, à New York où ils apporteront avec leurs mœurs distinguées, leurs connaissances, contribuant ainsi à l’évolution de ces centres hospitaliers ? C’est à Philadelphie que Moreau de Saint-Méry, un de ces réfugiés, publiera ses intéressants ouvrages sur Saint-Domingue, en 1796. Ne dit-on pas que c’est un émigré de la colonie qui fonda la grande Université de Tulane, à New Orléans ; que les premières cannes plantées à la Louisiane, le furent par des habitants de Saint-Domingue habitués à cette culture. Notre pays avait une force d’expansion considérable et était comme un cœur qui refoulait son sang généreux dans le monde.

Mais, c’est surtout durant la guerre de l’indépendance américaine que notre île a magnifiquement donné. Quand y parvint la nouvelle de la révolte des colonies anglaises contre : la Métropole, ce fut de l’enthousiasme. Le système colonial [38] d’exploitation odieuse de l’Amérique au profit exclusif de l’Europe et au détriment des intérêts les plus chers des colons, les brimades des fonctionnaires, leur arrogance pour toutes les autres classes de toutes les couleurs, les injustices dont étaient victimes ceux qui, par leur travail, par leur intelligence et par des sacrifices se constituaient une fortune, le dédain qu’affichaient ceux qui venaient de France à l’égard de ceux qui étaient nés dans la colonie et qu’on appelait « américains ou créoles -, les mauvais traitements infligés aux affranchis riches et souvent instruits, tout avait développé une suspicion et un malaise qui n’attendaient qu’une occasion pour se manifester. D’ailleurs, les idées nouvelles de liberté et d’égalité répandues par les philosophes, par les écrivains, avaient créé un esprit d’indépendance incompatible avec l’ordre colonial.

Aussi, les insurgés anglais prenaient l’allure de pionniers d’un ordre nouveau dont on encouragea le triomphe. Dès le début des hostilités, beaucoup d’habitants de la colonie s’engagèrent dans l’armée des révoltés ou offrirent leurs services au Congrès qui, à Philadelphie, avait voté le 4 juillet 1776, l’Acte d'Indépendance. Ces Volontaires avaient généralement servi dans les Milices de la colonie et connaissaient le métier des armes. Ils ne demandaient qu’à avoir un grade supérieur à celui qu’ils détenaient. Beaucoup parmi eux furent [39] employés. D’autres ne purent être, sur l'heure, casée dans l’impossibilité de leur trouver des postes convenables. Une effervescence considérable se manifesta à Saint-Domingue Tous ceux qui revenaient de la lutte rapportaient le souvenir de leur dévouement à une cause sacrée et la semence du germe qui allait se développer si rapidement sur le sol de la colonie.

C’est un officier de Port-au-Prince, François Dubois-Martin qui négocia l’achat du bateau « La Victoire » sur lequel La Fayette s’embarqua pour les États-Unis et c’est lui qui favorisa la fuite de ce dernier. C’est encore un autre colon de Saint-Domingue, officié dans le régiment du Cap-Français, Achard de Bonvouloir, qui fut envoyé en Amérique comme agent secret de l’ambassadeur de France en Angleterre. On le choisit à cause de ses relations avec le monde américain il se mit en. communication avec le Comité des Affaires Étrangères du Congrès et manœuvra avec tant d’habileté qu’il décida les révoltés anglais à envoyer en France Silas Deane, le premier Agent, américain qui se soit rendu à la cour de Louis XVI.

Quand la guerre fut officiellement déclarée entre la France et l’Angleterre, en mars 1778, Saint-Domingue devint le centre de ralliement des escadres et des forces de la Métropole qui avaient, pour mission de coopérer avec les armées des [40] révoltes. Des troupes nombreuses furent expédiées qu’on débarqua surtout au Cap-Français et au Môle Saint Nicolas.. C’est pour loger ces soldats qu’on construisit de vastes casernes dont on peut encore voir les ruines au Cap-Haïtien. De grands travaux lurent entrepris peur mettre la colonie en état de défense. Une guerre de piraterie se fit et les côtes de la colonie souffrirent beaucoup des incursions des anglais.

C’est au Cap-Français que se tenait l’Amiral de Grasse et c’est là que se rendaient souvent les généraux et autres officiers français qui participaient à la guerre. On a publié la correspondance échangée entre Georges Washington et l’Amiral de Grasse. Toutes les lettres étaient adressées du Cap Français ou au Cap Français. Un habitant de cette ville, Courrejolles, avança, dit-on, 3.000.000 de livres à Washington qui employa cet argent à conquérir une patrie aux Américains. Les superbes ruines de la maison de Courrejolles subsistent. Rochambeau, incapable de trouver des fonds pour rationner ses soldats, s’adressa un peu partout, vainement. De guerre lasse, il fît appel à l’Amiral de Grasse qui ouvrit au Cap Français une liste de souscription. En moins de six heures, les Capois avaient versé 1.500.000 livres, leur contribution à la cause des insurgés.

[41]

Des corps de Volontaires furent organisés à St Domingue : le Corps de Grenadiers Volontaires, composé de blancs et le Corps de Chasseurs Volontaires, formé d’hommes de couleur. Sous la conduite du Comte d’Estaing, ils entreprirent l’expédition de Géorgie. Ils se battirent courageusement. Le Corps de Chasseurs comprenait 1030 hommes parmi lesquels des officiers qui se distingueront pendant nos troubles révolutionnaires et notre guerre d’indépendance. On aime citer dans leur nombre le jeune Henry Christophe, alors âgé de 17 ans. Il deviendra le futur Roi Christophe, bâtisseur du Palais de Sans Souci et de la fameuse Citadelle La Ferrière, cette dernière considérée comme une des Merveilles du monde. Œuvre d’un vétéran de la guerre de l’indépendance américaine.

Le Compte d’Estaing quitta la rade du Cap le 15 août 1779 et se dirigea sur Chalestown. Au lieu d’y débarquer, il préféra mettre le cap sur Savannah dont il entreprit le siège et qui était défendu par le 4 général anglais Prévost. Les troupes coloniales y réalisèrent des prodigues de valeur. La lutte fut pourtant infructueuse, la place étant bien défendue. Le 9 octobre 1779, l’assaut fut donné, les Grenadiers et les Chasseurs Volontaires de Saint-Domingue formaient l’avant-garde. Ils se battirent magnifiquement. Beaucoup restèrent sur le carreau. Le Comte d’Estaing y fut blessé et ne consentit à la [42] retraite que devant l’impossibilité de continuer une lutte coûteuse et inégale. Henry Christophe aussi y fut grièvement blessé et versa avec joie son sang pour la défense de la liberté.

Ces mêmes troupes participèrent au siège de Pensacola, sous la conduite de Monteil. La ville tomba au pouvoir des assiégeants après 51 jours de combat.

Le plus brillant fait d’armes de cette longue guerre, la capitulation de Yorktown, ne fut possible que par le concours fourni par l’Amiral de Grasse à Washington. Il avait, malgré les ordres reçus, quitté la rade du Cap, le 3 août 1781 avec de grandes forces de terre et de mer. Il arriva dans la baie de Chesapeake le 2 septembre suivant. Là, il livra bataille à l’Amiral anglais Thomas Grave qu’il repoussa, remonta jusqu’à Yorktown défendu par le général Comwallis qui s’y était enfermé. Le siège commença le 28 septembre et le 17 octobre suivant, Comwalis dut envoyer des parlementaires pour traiter de la reddition, et la capitulation fut signée le 19 suivant. La cause des révoltés anglais était gagnée. La République Étoilée était née, le premier État indépendant de l’Amérique. La brèche était ouverte. Haïti avait brillamment participé à ce grand fait historique.

[43]

D’ailleurs, notre rade était constamment remplie, durant ces évènements, de bateaux chargés de soldats, d’armes, de munitions, de provisions, à l’adresse de ceux qui se battaient là-bas. Dans nos plaines, nous produisions tout ce qui était nécessaire à leur alimentation et les pauvres noirs esclaves versaient généreusement leur sueur pour les vaillants combattants américains.

Parfois, nous contemplons avec émotion les ruines de ces casernes, de ces hôpitaux construits de la main de nos ancêtres pour abriter les glorieux soldats de l’indépendance américaine. Les remparts sont encore debout d’où les Chasseurs Volontaires, affranchis coloniaux, partirent vers l’aventure pour donner une patrie à ceux qui allaient constituer le magnifique peuple américain. Tant de souvenirs gravés dans les pierres sont encore vivants dans cette ville du Cap et sont aussi écrits en caractères indélébiles dans nos cœurs gonflés de fierté.

Si, dans l’histoire de la civilisation, l’indépendance des États-Unis est un évènement remarquable, Haïti peut s’enorgueillir d’y avoir joué un rôle de premier plan. Elle était encore une colonie que déjà elle inaugurait sa glorieuse carrière de Libératrice de peuples et de races. Des centaines de milliers de ces esclaves qui deviendront les héros de notre indépendance peinèrent dans nos villes et dans nos campagnes pour secourir les soldats de la [44] Liberté. 1030 futurs haïtiens participèrent aux luttes qui aboutirent à l’émancipation du premier État indépendant du Nouveau-Monde. Tous donnèrent généreusement pour une cause sacrée, cour menaçant cette étroite collaboration des forces américaines pour le bonheur de l’Amérique.

Aux États-Unis, les Haïtiens doivent se sentir chez eux, car le sol de la République Étoilée est gonflé de leur sang versé pour la rendre libre et indépendante et, dans la ville du Cap-Haïtien, les traces sont nombreuses de l’assistance prêtée par notre pays pour la création du puissant État américain.

[45]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

La Révolution de  
Saint-Domingue

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans le magnifique tableau de l’expansion commerciale, sociale et intellectuelle de Saint-Domingue, une tâche énorme s’étend de plus en plus pour en troubler les lignes harmonieuses. Le rapide développement des ressources de la colonie ne se fait qu’aux dépens de nombreuses victimes appartenant à deux classes, celle des esclaves et celle des noirs libres.

La première forme le dernier échelon de l’échelle sociale. Les esclaves ne sont pas mieux traités que des animaux inférieurs. Plus la colonie prospère, plus cet accroissement se fait à leur détriment et plus se multiplient les mauvais traitements qu’on leur inflige. Le désir de gagner plus d’argent a endurci les cœurs et obscurci les consciences. Les horreurs, de la Traite des Noirs deviennent de plus en plus monstrueuses. C’est un des chapitres les plus douloureux de l’histoire universelle. En Amérique, on a perdu toute notion de bonté et de charité, le régime y est épouvantable.

Ce qui rend plus tragique cette situation, c’est qu’il n’est pas possible de prévenir la fin du drame émouvant et sanglant et l’humanité aurait pu continuer à patauger dans une mer de boue sans une [46] intervention divine et miraculeuse, sans l’héroïsme des Haïtiens, apôtres de la pure et vraie liberté, de la liberté pour tous.

Au-dessus de ces esclaves sont les Affranchis qui souffrent énormément. Ils ne sont pas les esclaves des hommes, mais ceux de la collectivité, de la chose publique. Les fonctions lucratives leur sont interdites. Ils ne peuvent être médecins, avocats, pharmaciens, instituteurs, prêtres. Ils s’enrichissent parfois, mais subissent les vexations, les humiliations du dernier venu blanc. Instruits, tout pénétrés de l’idée de liberté et d’égalité, ils doivent se plier devant la volonté arbitraire des gens souvent ignorants. Us sont astreints aux pénibles corvées et à la chasse des nègres fugitifs. Ils ont en outre à servir dans un corps de police. Maréchaussée où toutes les dépenses retombent sur leurs épaules. Ils rongent leur frein dans l’atteinte de grands événements.

Partout, en Amérique, ces deux classes étaient victimes des mêmes injustices.

Vient enfin la classe des Blancs avec ses nombreuses divisions : fonctionnaires, grands planteurs, petits blancs, blancs nés en Europe, blancs créoles. Entre eux existe une rivalité implacable que compliquent les empiètements et les abus révoltants du pouvoir central égoïste et [47] aveugle. C’est par un miracle d’équilibre que subsiste pareil édifice où l’on remarque tant de fissures et tant de craquements. La guerre de l’indépendance américaine a créé un malaise, échauffant les esprits, donnant l’exemple à tenir pour la conquête des droits lésés et développant des ambitions démesurées tant chez les colons mécontents que chez les Affranchis qui ont appris aux États-Unis comment on affronte les oppresseurs. La Révolution française éclatera comme une étincelle dans une poudrière.

Mais, tandis qu’aux États-Unis, les revendications se maintinrent chez une seule classe, à Saint-Domingue, on assistera au spectacle d’un incendie qui se généralisera, consumant presque tout et dont profitera surtout la dernière classe sociale : celle des esclaves.

Comme un coup de tonnerre dans un ciel chargé d’électricité, retentit le credo de 1789. Les mots « liberté, égalité », écrits dans l’évangile nouveau, éveillent dans la colonie des sentiments divers et provoquent une lutte longue, sanglante, à laquelle prennent part les éléments les plus hétérogènes, une lutte que l’on est en droit de considérer comme un des évènements les plus considérables dans les annales du monde. Elle va amener des changements radicaux tant dans le domaine social que dans l’ordre moral, sur toute la terre.

[48]

La lutte s’engage entre les éléments blancs qui s’affrontent furieusement. Les grands planteurs veulent participer au gouvernement et restreindre les pouvoirs exorbitants des fonctionnaires ; ils manœuvrent même pour détacher la colonie de la Métropole. Les petits blancs ont la prétention de dépouiller les grands blancs de leurs propriétés et de jouer un rôle actif dans les affaires politiques ; représentant la majorité, ils croient devoir s’en prévaloir, comme en France, pour imposer la volonté du peuple souverain. Il y a des émeutes nombreuses, des bagarres continuelles. Des partis se créent : les Royalistes sont dressés contre les Révolutionnaires, les Pompons blancs contre les Pompons rouges. Tous s’entre-déchirent à belles dents et usent leurs forces.

Les Affranchis entrent dans la mêlée pour réclamer leurs droits méconnus ; ils insistent pour qu’on reconnaisse leur qualité de citoyens libres. Devant l’opposition des blancs, ils s’agitent et un jour, sous la conduite de deux des leurs, Vincent Ogé et Jean-Baptiste Chavannes, ils s’insurgent dans le Nord. Chavannes, un vétéran de la guerre de l’indépendance américaine, dirige les opérations. Les troupes royales sont d’abord défaites.

Mais, trop faibles pour résister aux chocs des armées régulières, les rebelles sont finalement vaincus et obligés de se disperser dans les bois.

[49]

Les chefs, arrêtés et jugés, sont condamnés, après avoir subi les horreurs de la question extraordinaire, à être roués vifs sur la Place d’Armes du Cap, témoin de tant d’événements douloureux et glorieux. Ce n’est que le prélude d’un drame aux conséquences infinies.

Une belle nuit tropicale d’août constellée d’étoiles, aux senteurs capiteuses, tandis que tout dort, tout, hormis les esclaves, ces derniers qui ont tant souffert, depuis tant de siècles, se révoltent. Brandissant d’énormes **conques** marines dont ils tirent des sons lugubres, armés de torches incendiaires, portant comme armes des instruments aratoires, ils s’en vont, pareils à des visions d’Apocalypse, dans les champs fertiles et dans les luxueuses maisons, promenant l’incendie, répandant le sang et criant désespérément « Liberté ou la Mort ».

Sur une page nouvelle, s’ouvre l’histoire de la civilisation. Des questions d’une importance vitale et capitale se règlent sur le sol ensanglanté de Saint-Domingue. Il s’agit de savoir si une race humaine est créée pour vivre éternellement sous la domination d’autrui, pour être maltraitée, enchainée ; si l’esclavage est une institution diabolique, maintenue depuis que le monde existe ; s’il n’est pas incompatible avec les lois naturelles et la morale absolue ou chrétienne ; si des continents ne [50] doivent être que des terres d’exploitation au profit de quelques peuples habitant l’Europe ; si, en Amérique, hommes, bêtes et choses, tout sera éternellement soumis aux caprices d’étrangers. Ce sont les fondements d’un ordre millénaire que les esclaves de Saint-Domingue tentent de saper. C’est le « FAIT HAÏTIEN » qu’ils veulent imposer au monde.

Si ces gueux sortent victorieux de la lutte qu’ils engagent, c’est un coup mortel porté, non seulement à l’esclavage d’une race, mais à l’ESCLAVAGE. Leur précieuse conquête devra s’étendre à tous les asservis de la terre ; un Wilberforce, un Lamartine, un John Brown, un Lincoln pourront surgir pour compléter leur œuvre. De plus, le prestige de l’Europe sera compromis à tout jamais en Amérique et il sera facile d’accélérer le **moment** d’émancipation de notre continent. Jamais, depuis le Christ, d’aussi graves questions ne sont agitées.

À cette époque, les révoltés ne peuvent attendre aucun concours de l’extérieur. A Saint-Domingue même, ils n’ont que des ennemis ; les affranchis aussi bien que les blancs, étant possesseurs d’esclaves, n’ont aucun intérêt à se solidariser avec les insurgés. A l’étranger, quelques âmes courageuses, Charleson, Wilberforce, Buxton, l’Abbé Grégoire, l’abbé Raynald élèvent la voix en [51] faveur des opprimés. Ils prêchent dans le désert et vains sont leurs efforts. Ils ne paraissent caresser qu’une chimère. Les ennemis qu’ils affrontent sont nombreux et puissants. D’ailleurs, il y a trop d’intérêts égoïstes en jeu. Les esclaves ne doivent compter que sur eux-mêmes. Il leur faut opposer à la force brutale et terrible qui les domine une force aussi brutale et aussi terrible.

Mais combien faibles sont les moyens dont ils disposent ! Nés dans l’esclavage dégradant, grandis dans l’abjection, leur ressort moral brisé par de longues et pénibles épreuves, leur énergie physique affaiblie par des travaux abrutissants, sans une fenêtre par où peut entrer la lumière bienfaisante de l’éducation, de l’instruction, de la bonté, plongés dans un enfer où tout espoir est banni, les insurgés paraissent tenter l’impossible. Ils ont d’ailleurs à combattre les soldats les plus disciplinés de l’univers, des hommes que des siècles de civilisation et de progrès ont rendus invincibles. Si encore ils n’avaient contre eux qu’un seul peuple ! Mais les trois plus puissants États de l’univers, l’Espagne, l’Angleterre, la France vont se dresser devant eux pour les terrasser. Ils ont trop d’ennemis et des adversaires trop redoutables. Leur est-il possible de se mesurer à la France surtout, la France de la Révolution, la France du Consulat, la France [52] de Bonaparte, victorieuse de l’Europe et de l’Afrique ?

[53]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Toussaint Louverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dieu, par un effet de sa bonté, leur envoie un Messie, un chef capable de les conduire des bas-fonds de leurs cachots infernaux jusqu’aux cimes les plus élevées de l’humanité. De la masse informe et grouillante des esclaves émerge un être providentiel, un des plus grands héros de l’histoire, l’Ange de la Liberté, Toussaint-Louverture, qui va guider ses frères, à travers des difficultés incroyables, jusqu’à la conquête de tous les droits de l’Homme et du Citoyen. Il leur forgera même, avec un art consommé, une Patrie.

Fils d’un prince de la tribu des Aradas, en Afrique, Toussaint-Louverture nait sur la propriété Bréda, située à trois kilomètres du Cap. On ne croit pas qu’il aura longtemps à vivre tant il est un enfant chétif. Il parait pourtant si intelligent que son parrain lui apprend à lire et à écrire ; il en tirera un grand profit, en temps opportun ; il saura conduire les évènements avec une habileté déconcertante. Petit, il a la surveillance des animaux et acquiert un grand amour des chevaux qu’il sait dompter, ce qui lui vaut le surnom de centaure de la savane. Cela lui servira plus tard quand il aura à se déplacer avec une rapidité foudroyante, soit pour attaquer l’ennemi ou exercer un contrôle.

[54]

Ses qualités lui attirent la confiance du gérant de la propriété, Bayon Libertat, un homme de grand cœur. Il fait de Toussaint Bréda ainsi il s’appelait d’abord son cocher et même l’intendant de sa maison et de son habitation. L’esclave est bien placé pour compléter un apprentissage qui lui sera très utile. D’ailleurs, l’illustre Noir a gardé une reconnaissance émue à son maître et l’a constamment secouru et protégé quand il est devenu Chef. Il épouse une femme, Suzanne Simon, et un enfant, Isaac, nait de cette heureuse union.

Toussaint, ayant lu l’ouvrage où l’abbé Raynal prédisait qu’un Spartacus naitrait de la race opprimée, qui conduirait les esclaves à la liberté, rêve d’être ce héros. Aussi épie-t-elle les évènements révolutionnaires avec une vive attention. On veut même qu’il ait donné le signal de l’insurrection des Noirs. Il y joue d’abord un rôle effacé ; il surveille ce mouvement désordonné et attend son heure pour entrer dans la mêlée.

La tâche qu’il doit accomplir dépasse les forces humaines ; elle ne peut être réalisée que par un Titan. Il lui faut changer la mentalité de ses congénères, pour la plupart privés des qualités essentielles, victimes de toutes les injustices séculaires qui laissent des tares, transportés dans l’enfer de Saint-Domingue de tous les points de l’Afrique, sans cohésion, sans idéal national, parlant [55] des idiomes différents, portant la peut du maître blanc impitoyable.

En très peu de temps, il leur insuffle foi, enthousiasme, mépris de la mort, croyance en leur supériorité, idéal ; ils deviennent des hommes qui, non seulement, ne tremblent plus devant le colon arrogant, mais apprennent à le mépriser, à l’affronter avec un courage superbe et stoïque, tout pénétrés d’un rêve illimité de grandeur, développant des qualités d’apôtre, de lutteur, d’être décidés à faire tous les sacrifices. Cette rapide transformation tient du miracle : 1300 Noirs, assaillis dans un misérable fortin, la Crête-à-Pierrot, tiennent tête à 18.000 soldats, dont 14.000 légionnaires de Bonaparte, pendant 20 jours et n’évacuent la position que lorsqu’ils sont totalement dépourvus de vivres, de munitions d’eau. Les officiers français sont eux-mêmes obligés de reconnaître que « Saint-Domingue est habitée par des Noirs supérieurs » qui volent à la mort avec une bravoure sublime.

Lui-même s’instruit, apprend le métier des armes et l’art de commander. Il entre au service de l’Espagne et inflige des défaites retentissantes à l’armée française. C’est à cette époque qu’il crée son armée et la plie sous une discipline sévère. Puis, il abandonne l’Espagne et met son épée à la disposition de la France qui a proclamé la Liberté Générale des Esclaves. Le Chef Noir se meut à [56] l’aise dans sa sphère. Il chasse avec facilité les troupes espagnoles des positions qu’elles occupent. Il attaque ensuite les forces considérables que l’Angleterre débarque à Saint-Domingue. La lutte est longue, elle est dure. L’Angleterre dépense des sommes folles dans cette aventure ; elle y perd 47.000 soldats et se voit, après quatre ans de guerre, dans l’obligation de capituler et d’évacuer la colonie. L’étoile de Toussaint Louverture brille d’un vif éclat. Il est devenu co-gouverneur et enfin Gouverneur Général de Saint-Domingue. Il domine la scène. Tout plie sous sa volonté. Il est comblé d’honneurs et porte de lourdes responsabilités.

La gloire d’être un général heureux ne suffit pas à son ambition. Il veut être un administrateur génial. Il réalise des prodiges dans la réorganisation d’une colonie appauvrie par des bouleversements continuels et des incendies. Il prend des mesures marquées au coin de la sagesse, fait renaître la sécurité et l’abondance là où il n’y avait que ruines, désolation. Les arts de la paix et les travaux de la guerre marchent de front sous sa ferme direction et tous ont confiance dans un si grand Chef.

Il emploie toutes les ressources de son intelligence à fortifier sa position et à garantir la liberté des Noirs. Son armée, commandée par des officiers qu’il a fanatisés, est forte. Son organisation politique est impeccable. Il est partout à la fois, [57] surveille et contrôle tout ; il punit les fautes, loue le mérite, agit avec une audace déconcertante ou une étonnante diplomatie, poursuivant inlassablement son rêve d’hégémonie. Il se fait appeler le Premier des Noirs.

Quand il s’aperçoit que se dessine en France un mouvement de réaction et que le peuple français, fatigué de la révolution et des désastres qu’elle a causés, aspire à un retour vers la royauté ou désire une dictature militaire capable de rétablir la paix et l’abondance dans le cadre des institutions abolies, comme, par exemple, l’esclavage, il réalise que la liberté des Noirs est menacée. Il s’élève à la hauteur d’une situation si délicate et si critique pour lui qui est le gouverneur d’une colonie française et de plus un officier français. Il comprend que le salut n’est que dans l’indépendance de Saint-Domingue. Il se dresse contre la France, tout en paraissant la servir. Il signe des Traités avec les États-Unis et avec l’adversaire de la France, l’Angleterre. Il chasse brutalement les représentants de la Métropole, Sonthonax, Hédouville, Roume, Chanlatte. Il prend possession de la partie orientale de l’ile et il établit sa domination partout. Maître et arbitre des destinées de toute l’ile, il réunit une Assemblée Constituante et fait voter une constitution qui est un acte d’indépendance à peine déguisé. L’officier français cède la place au Protecteur des Noirs.

[58]

Bonaparte ne peut accepter ce dernier défi jeté par l’insolent chef noir. Il prépare minutieusement une formidable expédition commandée par son propre beau-frère, Leclerc, l’époux de la belle Pauline Bonaparte. Les meilleurs généraux, amiraux et autres officiers français font partie de cette armée, ces superbes soldats, vainqueurs de l’Europe et de l’Afrique. C’est la plus vaste entreprise militaire tentée contre l’Amérique. Il faut mater l’ancien esclave de Bréda, le général de division et le gouverneur général de Saint-Domingue, Toussaint Louverture. Ce déploiement de forces extraordinaires représente le plus éloquent hommage rendu à la valeur de **ceci-devant esclave.**

L’Amérique va, une deuxième fois, affronter l’Europe. La première fois, c’était durant la guerre de l’indépendance des États-Unis ; elle avait des alliés européens, la France, par exemple. Cette fois-ci, elle sera seulement défendue par une bande de nègres révoltés tenant tête aux plus braves soldats de la terre, aux légions invincibles de Bonaparte, grisées par tant de victoires.

De plus, la question qui va se régler n’est pas celle de la soumission d’un esclave rebelle. Le général en chef des Forces Expéditionnaires, le général de division Leclerc, l’expose dans toute son ampleur par sa lettre du 27 février 1802, adressée au Ministre de la Marine, Decrès : « c’est ici, dans ce [59] moment, que se joue la question de savoir si l’Europe conservera des Colonies dans les Antilles ». En remplaçant le mot « Antilles » par « Amérique », on aura une juste idée de la portée de la lutte engagée. Les américains étaient parvenus à secouer le joug de la Grande Bretagne. On pouvait considérer ce fait comme un cas isolé, unique, une exception. Mais si les esclaves révoltés de Saint-Domingue parviennent à défaire les légions de Bonaparte, à expulser la France de la colonie, c’en est fait du prestige de l’Europe en Amérique et non pas seulement aux Antilles. Tôt ou tard, les autres colonies américaines, à l’exemple d’Haïti, s’affranchiront, créeront d’autres États indépendants et l’Amérique sera exclusivement aux Américains. La doctrine de Monroë est posée en Haïti par Leclerc et les échecs subis par les forces françaises auront des répercussions infinies dans le Nouveau Monde et sur toute la terre.

De plus le problème de la capacité du noir à se gouverner se débat aussi. Si l’expérience haïtienne est concluante, il ne sera pas possible de maintenir l’esclavage et le système colonial. Les fondements de l’ordre social établi dans le monde seront sapés à leur base. La victoire de Toussaint-Louverture renversera l’édifice millénaire qui abrite l’humanité. L’enjeu est véritablement considérable.

[60]

La flotte part de différents ports de France, de Hollande, d’Espagne. Elle est commandée par huit amiraux et contre-amiraux, et les meilleurs officiers et soldats du Premier Consul sont jetés dans la fournaise de Saint-Domingue.

Le choc est épouvantable. Le général de brigade Christophe inaugure la lutte par l’incendie de la ville du Cap et de la plaine du Nord. L’exemple de ce dernier est imité par d’autres généraux. La guerre est atroce, féroce, inhumaine, surhumaine. Elle se déroule nuit et jour dans des charniers, au milieu de la fumée des incendies, dans les plaines inondées, près des sources empoisonnées, sur des routes carabinées. Cette phase de la guerre de l’indépendance, appelée la guerre de trois mois est digne de tenter la plume d’Homère.

Après trois mois d’une résistance farouche et de grandes souffrances, Toussaint Louverture, ayant contre lui l’armée française grossie des trois quarts de la population de Saint-Domingue ne comprenant pas la portée de ces évènements, doit faire sa soumission à Leclerc. Un mois plus tard, il est arrêté, embarqué pour France, jeté dans un cachot froid et humide du fort de Joux, dans le Jura où il meurt le 7 février 1803.

Il va disparaître, sur que son œuvre ne périra pas. Il a même prononcé des paroles prophétiques : [61] « en me renversant, on n’a fait qu’abattre le tronc de l’arbre de la Liberté des Noirs ; i1 repoussera, car ses racines sont profondes, et vivaces ». Il sait qu’il a formé des officiers capables de ramasser l’épée qui lui tombe des mains et de recommencer la lutte. Il a créé un impérissable esprit de la liberté et d’indépendance.

Il est et demeurera un des plus grands héros de l’Humanité, quelques-uns disent le plus grand. Jamais un homme n’est parti de si bas pour arriver à un tel sommet. Esclave en 1791, il devient vite général de brigade, général de division, gouverneur de la plus florissante colonie française, en 1798.

Il a récolté tous les lauriers dont on puisse rêver. Quand il faisait son entrée dans les villes de Saint-Domingue, toute la fière aristocratie française, les plus belles femmes s’inclinaient sur son passage ; on lui jetait des fleurs et on portât le dais pour lui. Les officiers de la magnifique armée française étaient heureux de lui obéir et d'exécuter ses ordres. L’Angleterre s’est inclinée devant lui et lui a offert de le couronner Souverain de Saint-Domingue. I1 fut accueilli en triomphateur dans la plus ancienne ville de l’Amérique, Santo-Domingo, par le fier Représentant de l’Espagne qui lui tendra humblement les clefs de la Cité.

[62]

On l’appelle généralement le Premier des Noirs. Dans un intéressant petit livre de lectures publie en Angleterre « les Héros de l’Humanité », parmi les sept plus brillantes figures étudiées, on compte Toussaint Louverture, désigné « Le Héros de la Liberté », Lamartine dit de lui : « Cet Homme est une Nation » et ce poète français écrira un seul drame qu’il lui consacrera et qu’il intitulera « Toussaint Louverture ». Auguste Comte, le philosophe français, le père du positivisme, demandera à tous les hommes de vénérer la mémoire de cet homme extraordinaire. Il est devenu un symbole, le symbole de la Liberté.

Aux États-Unis, on n’oublie pas l’action de ce Noir au profit de la République Étoilée. Les américains, après l’historien français Thiers, avouent que c’est grâce à lui que Napoléon consentit à céder à la Fédération nord-américaine de vastes territoires. Le Révérend Frank de Wit Talmage, parlant à l’occasion d’un « Thanksgiving Day », dira : « la plus grande expansion géographique de notre pays et sur laquelle je voudrais attirer votre attention est l’achat de la Louisiane dont la cause indirecte est presque inconnue de la plupart des citoyens américains.

Afin de vous donner une vue historique de cette transaction, je vais vous présenter une figure aussi étrange que celle de Georges Clark. Cet [63] homme n’est pas un blanc, mais, un noir africain. Il ne vécut pas en France ou en Espagne, mais dans l’ile de Saint-Domingue. Et pourtant ce nègre, ce ci-devant esclave, nommé Toussaint Couverture, que Napoléon trahit par des promesses et qu’il fit mourir de faim dans le donjon de Joux, a été aussi mêlé à l’achat de la Louisiane que Robert Livingstone ou Thomas Jefferson. C’était au temps de Robespierre, de Marat, de Danton, Guidés pair ce moderne Spartacus, appelé Toussaint Couverture, les esclaves de cette Ile s’insurgèrent, drapés dans leur puissance. Ils combattirent pour leur honneur, conquirent leur indépendance et mirent à leur tête Toussaint Couverture. C’était en 1801. La fleur de l’armée française mit à la voile ; pour cette Ile lointaine. Toussaint Louverture est traîtreusement arrêté et conduit en France, mais ses lieutenants continuèrent son œuvre. Ces disciples de Washington de l’ile méridionale, braves et nobles, aidés par la peste et les maladies qui venaient à leur secours, repoussèrent, pied à pied, les troupes françaises jusqu’à la mort des six septièmes des envahisseurs.

Napoléon, le grand Napoléon, qui caressait le rêve de faire de a Louisiane la plus brillante étoile de son diadème royal, dit : « si quelques nègres de l’ile lointaine de Saint-Domingue peuvent détruire mes légions, je ne pourrai pas tenir la [64] Louisiane en cas de guerre. Je dois la vendre immédiatement.

Ainsi tout le territoire indien, celui du Kansas, du Nebraska, de l’Iowa, du Montana, du Dakota, et la plus grande partie du Colorado, de Minnesota, et les Liais de Washington, de l’Oregon, nous revinrent par l’action indirecte d’un nègre méprisé.

« Louez, si vous le voulez, l’œuvre d’un Robert Livingstone ou d’un Jefferson, mais aujourd’hui, n’oublions pas notre dette de reconnaissance envers Toussaint Louverture qui fut la cause indirecte de l’expansion des États-Unis par Tacha de la Louisiane ».

Napoléon lui-même reconnaîtra un peu tard, la valeur de Toussaint Louverture. Il exprima le regret d’avoir fait la malheureuse expédition de Saint-Domingue e : dira, sur le rocher de Sainte-Hélène : « la France aurait à sa disposition une armée de 25.000 à 30.000 noirs qui lui permettrait d’entreprendre tout ce qu’elle voudrait sur la Jamaïque, le Canada, les colonies espagnoles, les États-Unis eux-mêmes, une ; armée qui ferait trembler toute l 'Amérique.

Mais les plus magnifiques paroles prononcées en l’honneur de ce héros, l’ont été par [65] un des plus brillants orateurs américains, Wendell Philip, qui termine ainsi une conférence sur le grand chef noir : « je l’appellerais bien Napoléon, mais ce dernier n’est arrivé à l’empire qu’après avoir foulé aux pieds tous les serments et à travers un flot de sang. Toussaint n’a jamais trahi sa parole. « Pas de revanche », voilà sa grande devise et la règle de sa vie et voici les derniers mots qui sortirent de ses lèvres et qu’il adressa à son fils : « mon enfant, vous retournerez un jour à Saint-Domingue, oubliez que la France a assassiné votre père ».

Je l’appellerais bien Cromwell, mais Cromwell n’était qu’un soldat heureux et l’État qu’il fonda disparut à sa mort.

Je l’appellerais bien Washington, mais le grand fermier de la Virginie avait des esclaves, Toussaint Louverture risque son empire plutôt que de permettre le commerce des esclaves dans le plus humble village de ses possessions.

Vous pensez que je suis un fanatique, ce soir, car si vous lisez l’histoire, c’est avec vos préjugés, non avec vos yeux. Mais dans 50 ans, quand la vérité se fera jour, la Muse de I ’Histoire mettra Phocion en Grèce, Brutus chez les Romains, Hampden en Angleterre, La Fayette en France et choisira Washington comme la fleur la plus éclatante de la civilisation moderne et John Brown [66] comme le fruit mûr de notre époque. Puis, trempant sa plume dans la lumière du soleil, écrira dans le ciel bleu, au-dessus d’eux tous, le nom du soldat, de l’homme d’État, du martyr qui porta le nom de Toussaint Louverture.

Jamais sur terre un homme n’a fait si sublime ascension. Jamais un homme n’a accompli ce miracle de transformer 500.000 esclaves en héros, en citoyens capables et en soldats invincibles. Jamais un homme n’a caressé un rêve aussi grandiose : libérer une race humaine. Jamais les actions d’un homme n’ont eu autant de répercussions : la destruction du fléau de l’esclavage qui avait toujours ravagé l’humanité et l’émancipation de tout un continent, sans compter les immenses progrès scientifiques que devait amener la disparition du système colonial.

Haïti est justement fier d’avoir enfanté un tel homme. Par sa conduite, par celle des collaborateurs qu’il a formés, la thèse de l’infériorité de la race noire était définitivement réfutée. On avait la preuve décisive de l’égalité des hommes.

Un pas immense était fait dans la voie de la charité, de la justice, fondements de la civilisation. Vu sous ce jour, Toussaint n’appartient plus à Haïti. Il est un des plus grands héros de l’humanité. Il a posé les assises [67] sur lesquelles reposent la civilisation actuelle et le panaméricaine.

[68]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Dessalines le Grand

[Retour à la table des matières](#tdm)

Toussaint Louverture peut disparaitre de la scène du monde. Son œuvre lui survivra. Il a préparé des Officiers capables de ramasser son épée et de s’en servir avec maitrise. Son arrestation, sa déportation, le désarmement des Noirs et la nouvelle qu’on se propose de rétablir l’esclavage provoquent un violent soulèvement. Le feu se propage de proche en proche avec une étonnante rapidité.

La deuxième phase de la guerre de l’indépendance s’inaugure. La première, malgré des prouesses extraordinaires, avait été malheureuse parce que Toussaint Louverture avait trop d’ennemis à affronter. Toute une classe, la plus instruite, la plus entreprenante, s’était mise au service de la France pour combattre la puissance du Noir superbe. Mais les persécutions subies par ces Affranchis que la passion aveuglait leur dessilleront les yeux. Ils se verront dans la nécessité de s’unir aux lieutenants de Toussaint et de confier les rênes du commandement à l’un d’eux, Dessalines, qui était général de Division dans l’armée noire.

Qui est Dessalines, appelé le Fondateur de la Patrie Haïtienne ? On ne le connait presque pas. Il est insaisissable. On ne le suit que par la fulgurante [69] trajectoire qu’il décrit sous le ciel bleu d’Haïti. Il est un objet de contradiction. On l’aime cordialement ou on le déteste totalement. Il est un bloc qu’on accepte ou qu’on rejette. Il est homogène. Il est comme un bolide lancé sur terre, comme un projectile qui abat les murs, fait des trouées éclatantes, tue et va tomber dans un fracas épouvantable. Toussaint Louverture peut s’appeler l’Archange de la Liberté. Dessalines est, si l’on peut dire, l’Archange de la Vengeance.

Il hait. Il hait tous ceux qui nourrissent la haine dans leurs cœurs endurcis. Il hait l’esclavage. Il hait la domination. Il hait l’oppression. Il hait la tyrannie. Il hait le colon bouffi de préjugés et d’insolence. Il hait la cupidité. Il hait le système colonial.

Il aime les faibles et les opprimés ; il a un immense amour pour les polonais. Il aime ceux qui souffrent et étend sur eux son puissant bras protecteur. Il aime les braves et, s’ils sont des adversaires, il fera tout pour les défendre et les sauver. Il aime le courage dont il est la plus pure incarnation. Il aime la bataille pour le droit et pour la liberté. Il aime la bataille et est prêt à verser jusqu’à la dernière goutte de son sang pour elle. Il est le lion des forêts né, pour respirer l’air vivifiant de la liberté. Sa devise est simple, fulminante. [70] *« Liberté ou la Mort »,* qui se trouve dans tous ses actes officiels.

Où est-il né ? Comment s’appelaient son père, sa mère ? L’origine de Dessalines, comme celle de Christophe, se perd dans la nuit de l’ignorance, ainsi que pour ces grands héros de l’antiquité, descendants des dieux. On sait qu’il fut, jusqu’à un âge avancé, - on dit 33 ans - un esclave rebelle et intraitable qui eut deux maitres, un blanc nommé Duclos et un noir, Dessalines. Dans son enfance et dans sa jeunesse, il fut un esclave indomptable et on était obligé de la fouetter souvent et jusqu’au sang pour le porter à l’obéissance. Il en conçut une horreur indicible du régime colonial, une haine invincible du maître barbare et un désir insatiable de s’affranchir de toute tutelle humiliante. Il a toujours porté une âme d’homme libre. Depuis la guerre de l'indépendance américaine et surtout pendant les évènements de 1789, on ne parlait que de liberté, d’égalité, et ces idées, comme une vrille, pénétraient dans le cœur de Dessalines, y déposaient une étincelle qui allait tout embraser.

On dit qu’il assista au supplice d’Ogé et de Chavannes, sur la Place d’Armes du Cap. Il vit ces martyrs, le lourd cierge blanc à la main, vêtus de la robe blanche et longue, la corde au cou, se prosterner devant la porte de la Cathédrale et obligés de demander pardon pour la faute qu’ils [71] avaient commise de vouloir être libres et de s’insurger contre le despotisme. Il les vit étendus sur la roue du supplice. Il entendit le bruit des massues qui brisaient les os de ces infortunés dont les cris déchirants arrivaient jusqu’à ses oreilles et remuaient son cœur si accessible aux appels de pitié des malheureux et si fermé aux gémissements des bourreaux. Ce spectacle le révolta. Il était prêt pour toutes les luttes, tous les sacrifices.

Le Grand Soir arrive. C’est dans la nuit du 21 au 22 août 1791. Dessalines participe à la flambée et à la boucherie. Doué d’une bravoure légendaire et d’une audace incroyable, il fait une formidable et rapide ascension. Il devient vite le bras droit de Toussaint Louverture, celui à qui le chef ... aux armées britanniques et à qui sont confie les postes dangereux, les missions délicates. Il fait la longue et sanglante guerre du Sud. Il inaugure la guerre de l’indépendance par l’incendie de son palais, de la ville de Saint Marc et par le massacre des blancs. Il est de taille à se mesurer aux légions de Bonaparte. Il organise la résistance et le siège de la Crête-à-Pierrot, Quant Toussaint Louverture fait la soumission, Dessalines abandonne la lutte et rentre à Saint Marc, non comme un vaincu, mais en triomphateur qu’on acclame. Il est déjà Dessalines le Grand.

[72]

Quand, en 1802, éclate la révolte, on pense à confier à Dessalines la direction des opérations militaires ; il est le premier, le plus habile et le plus brave capitaine de l’armée indigène, le seul général de division. Le commandement unique est réalisé sous l’égide du dieu de la guerre, d’un homme plié à la discipline, capable d’affronter tous les ennemis. Chaque sacrifice d’un noir est vengé par celui d’un blanc. Œil pour œil, c’est la formule de cette guerre impitoyable qui se déroule dans la petite île antilléenne.

Leclerc, dont la santé est ruinée par trop d’efforts, trop de soucis et qui a vu fondre, dans l’enfer de Saint Domingue, ses plus belles troupes, les magnifiques militaires que lui avait confiés son beau-frère Bonaparte, multiplie vainement noyades, pendaisons, embuscades, essayant de se maintenir par la terreur. Il meurt, le 1er novembre 1802. Son épouse, la superbe Pauline Bonaparte, la plus belle femme de France, porte le deuil, se coupe les cheveux et ramène, accompagnée de son fils Dermide qui l’avait suivie dans la colonie, le corps de son mari en France. Arrivée à Paris, elle se jette dans les bras de son frère, le Premier Consul, en s’écriant en larmes : « Saint Domingue est une terre de feu qui dévore nos soldats » ! Napoléon répond. « C’est le résultat de la révolte d’un misérable nègre », en parlant du captif du Fort de Joux.

[73]

Pour remplacer Leclerc, on nomme Rochambeau. Il est le fils du fameux Rochambeau qui lutta si vaillamment sur les champs de bataille des États-Unis. Mais quelle différence entre les deux hommes et entre les milieux où ils évoluent ! Le premier est d’une cruauté qui dépasse l’imagination. Un seul exemple entre mille suffit à illustrer la férocité et la cruauté du nouveau Chef des Armées expéditionnaires : un jour, il donne une magnifique réception à laquelle il invite les femmes de couleur de Saint Domingue. Au milieu de la fête, il les fait passer dans une chambre remplie de cercueils. Dans ces cercueils se trouvent les cadavres des époux de ces créoles indigènes. Il avait fait tuer ces hommes pour se payer le plaisir d’entendre les gémissements de leurs veuves.

Dessalines est le seul adversaire à opposer à pareil barbare. Les Français font prisonniers cinq cents Noirs qu’ils mutilent horriblement. Le lendemain, on pouvait voir, tout autour de la ville du Cap, des centaines de gibets où pendaient des blancs. C’était la réponse de Dessalines. Cela permet de situer dans son cadre véritable la seconde phase de la guerre de l’indépendance ; on en peut difficilement réaliser les atrocités. Non pas que Dessalines soit un monstre, un sanguinaire. Dans la vie courante, il est bon, paternel, et on l’appelle familièrement « papa Duclos ». Il aime les plaisirs, [74] les belles femmes, la danse, la musique. Il a près de lui une épouse angélique qui souvent arrête son bras vengeur. Mais, il a le courage d’opposer la haine à la haine, la férocité à la férocité ; il est, en un mot, l’homme de la situation.

Il refait le cadre de l’armée indigène qu’il agrandit et qu’il organise. Il réalise l’unité nationale, en faisant rentrer dans l’ordre les bandes d’insurgés insoumis. Sans repos, sans sommeil, à cheval nuit et jour, il mène la lutte la plus terrible que l’histoire connaisse. Les troupes métropolitaines sont continuellement harcelées et n’ont aucun répit. Il est infatigable et parcourt souvent, en un jour, soixante lieues, pour se porter sur un point menacé. Il oblige ces soldats de notre indépendance, mal vêtus, mal nourris, mal armés, à fournir un effort insensé. Il n’admet pas de défaillance. On ne se rend pas. On ne doit pas se rendre. On se fait tuer et on tue. On a très peu de munitions, celles qu’on prend aux ennemis. Aussi, chaque balle représente la vie d’un adversaire. On n’a pas de sabres : on en fabrique avec des cercles de barriques. On n’a pas de vêtements ; on se couvre de peaux de chèvres. Il s’agit de vaincre ou de mourir. « Liberté ou la Mort » est le signe sous lequel on vit. Le blanc est arraché du drapeau français et ainsi nait notre drapeau bicolore qui va enfanter tant d’autres drapeaux américains.

[75]

On commence à se battre surtout en octobre 1802 et la lutte dure, terrible, impitoyable, pendant des mois, sous le soleil, dans la pluie, dans la boue, sur les bords des fossés, dans la brousse, partout.

L’armée française, épuisée, font comme la neige au soleil. Elle recule épouvantable, épouvantée et elle cède du terrain sous les coups de boutoir des indépendants. Elle vient, à la fin, s’adosser contre les montagnes qui constituent l’amphithéâtre de la ville du Cap-Haïtien ; elle le fait comme une bête traquée, décidée à vendre chèrement sa peau. Elle est résolue à vaincre ou à disparaître.

C’est à Verrières qu’a lieu la dernière bataille, la plus belle. Le courage est égal, de part et d’autre. Les indigènes se battent, pleins de l’ivresse des nombreuses victoires remportées. Les Français luttent farouchement avec l’énergie du désespoir.

Au milieu de la bataille, Rochambeau doit faire cesser le feu pour présenter des hommages à un officier noir, Capois-La-Mort, dont le courage héroïque arrache des cris d’admiration aux adversaires. C’est le 18 novembre 1803.

Les troupes françaises, après une journée de bataille, quittent le terrain et abandonnent la lutte. Rochambeau capitule et s’embarque le 29 novembre. La guerre a duré vingt-deux mois. Plus [76] de cent mille indigènes se sont sacrifiés. La France perd 50.000 parmi ses plus braves soldats, ses meilleurs généraux. Napoléon éprouve sa première défaite, une des plus cuisantes, celle qu’on subit au milieu de son apothéose. Le prestige de l’Europe est ruiné en Amérique.

Le premier janvier 1804, dans la ville des Gonaïves a lieu l’imposante, l’épouvante cérémonie de la proclamation de notre Indépendance, au milieu d’un enthousiasme délirant et d’un appareil militaire extraordinaire. Tous les combattants ont été convoqués.

Haïti est né, second État indépendant de l’Amérique. Elle est comme un défi jeté aux colonies esclavagistes environnantes. Dessalines, le vainqueur de la France, devient Gouverneur général, puis Empereur d’Haïti. L’esclave rebelle de Cormiers a fait une ascension prodigieuse. Il a inscrit son nom dans l’histoire. Il est l’Imperator, le Fondateur du premier État noir de l’Amérique. Jamais dans le monde, on n’avait vu cet exemple magnifique d’esclaves, conquérant leur liberté dans le sang et créant, pour la garantir, une Patrie. Et ces esclaves sont des noirs importés d’Afrique qui tentent l’expérience la plus délicate.

Mais, Dessalines peut disparaître. Il a magistralement exécuté sa partition. Il a donné un [77] superbe présent à ses frères : une Patrie, Sauvegarde de la liberté que Toussaint Louverture leur a assurée de haute lutte, avec un courage et une diplomatie admirables. L’empereur est fauché, le 17 octobre 1806, près de Port-au-Prince, au Pont Rouge. C’est une folle, Défilée et un fou, Dauphin, qui recueille son corps déchiqueté par la populace et qui creusent un tombeau pour le forgeur d’un État. Il meurt en martyr, comme meurent les véritables héros. Toussaint Louverture aussi a eu une fin aussi triste. Son cadavre a été jeté dans une fosse commune et il a été impossible de le retrouver. Les dieux n’ont ni commencement, ni fin.

Les Haïtiens ont une double mission à remplir. Il leur faut prouver qu’ils sont dignes d’avoir la liberté et une patrie qu’ils sauront administrer. Il leur est aussi nécessaire de briser cette étreinte de fer que constituent les colonies voisines, tous les peuples possédant des esclaves nous considérant comme un exemple pernicieux, capable d’exciter leurs esclaves à la révolte.

Le destin qui nous favorise, envoie en même temps deux hommes, si différents par l’origine, l’éducation et le caractère, pour remplir ces deux missions : Christophe et Pétion.

[78]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Christophe

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comme Toussaint, comme Dessalines, l’origine de Christophe est obscure. Est-il né esclave ? Était-il un noir libre ? Qui fut son père ? Qui fut sa mère ? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre. L’histoire affirme qu’il est né dans l’ile de la Grenade, en 1767 ; on conteste cette date, ne croyant pas possible qu’il n’eut que douze ans quand il fit la campagne de Géorgie. On croit plutôt qu’il vit le jour le 6 octobre 1762, puisqu’on prétend qu’il avait dix-sept ans quand il fut blessé à Savannah. Tout jeune, il est confié au capitaine d’un voilier qui le débarque, un jour, au Cap-Français où il connait une existence mouvementée. Il est domestique dans un hôtel, l’hôtel de la Couronne dont on voit l’emplacement au Cap. Il est aide-cuisinier et exerce tous les petits métiers. Doué d’une grande intelligence, d’une résistance inépuisable, il se fraie un chemin dans la vie.

On le trouve dans le Corps des Chasseurs Volontaires de Saint Domingue, conduit par le Comte d’Estaing en Géorgie. Le petit nègre se bat admirablement et verse son sang pour une noble cause. Il retourne à Saint Domingue et devient marchand de bestiaux ; il dirige l’hôtel de la Couronne qu’il finir par acheter. Il est en contact [79] avec les meilleurs éléments de la Colonie, acquiert de bonnes manières, s’instruit, parlé l’anglais, l’espagnol et le français ; il est beau et se fait remarquer par de grandes qualités. Il s’est formé à l’école du malheur. Il nourrit des1 ambitions démesurées. Il porte une invincible fierté, la fierté de celui qui ne doit son ascension qu’à des qualités transcendantes, la fierté du pionnier heureux.

La tourmente révolutionnaire balaie le sol et la société de Saint Domingue. Il se jette avec sa fougue et son ardeur dans la mêlée. Il aspire à monter et à dominer la scène politique. Il s’associe à la fortune de Toussaint Louverture et se met à son service. Il est parfois pirate et toujours soldat. Il sait obéir à ses supérieurs et endosser pour eux les plus lourdes responsabilités. Il réalise qu’à la base de tout progrès est l’ordre, évoluant dans le cadre de la discipline la plus rigoureuse. Il prend vite des grades et est honoré de l’entière confiance de son Chef. Il gravit ainsi tous les échelons de la hiérarchie militaire. On lui donne les postes les plus délicats ; il remplit les missions les plus douloureuses. Il arrive jusqu’au commandement de la province du Nord où on le trouve à l’époque de l’arrivée des Forces Expéditionnaires françaises. Alors se révèle sa valeur dans toute sa beauté. Il refuse de laisser entrer dans la rade la flotte française. Aux menaces de Leclerc, il répond par des paroles sublimes. « Si [80] vous avez les forces dont vous me menacez, je vous opposerai toute la résistance qui caractérise un général et si le sort des armes vous est favorable, vous n’entrerez dans la ville que lorsqu’elle sera réduite en cendres. Et même sur ces cendres, je vous combattrai encore ».

Il tient sa promesse. Il commence par incendier son riche palais et met le feu à la ville du Cap ; il brûle même toute la campagne du Nord et inaugure ainsi la guerre de l’indépendance, cette phase dénommée « la guerre de trois mois ». Il est le premier à tirer l’épée du fourreau. Il sera le dernier à l’y remettre, après une lutte presque quotidienne, des défaites qui n’ébranlent pas son courage, des succès qui fortifient sa résolution de poursuivre la guerre jusqu’à la victoire.

En 1804, il est placé à la tête du Département du Nord, entreprend la construction de la Citadelle et de multiples fortifications, vivant dans l’obsession d’une prochaine invasion et décidée à la repousser. Il est promu Général en Chef des Armées de Terre et de Mer. Il est considéré comme le second personnage important de l’État. À la mort de Dessalines, il est bien placé pour recueillir la succession de l’Empereur.

Après le drame du Pont Rouge, le pays se disloque en deux parties et en deux camps absolument [81] opposés. Il y a un parti représenté surtout par les Affranchis ; il veut instituer la démocratie et le Gouvernement libéral et réussit à faire adopter ses vues par la majorité des Constituants réunis à Port-au-Prince. Pétion est le chef de ce parti.

Le second parti s’incarne en la personne de Christophe. Il croit que le devoir le plus impérieux est de fortifier le pays pour le mettre à l’abri d’un coup de main des adversaires nombreux si puissants et réalise que, dans ce but, il importe de remettre tous les pouvoirs à un seul homme capable de prendre toutes les mesures de salut public. Ce même parti pense aussi que le peuple haïtien ne réunit pas encore les conditions nécessaires pour avoir des institutions libérales, qu’il est formé de quelques hommes plus ou moins évolués et d’une immense majorité de personnes sortant de l’esclavage, sans éducation, sans instruction ; qu’il serait dangereux de leur accorder une entière liberté ; qu’il est mieux de les acheminer à la démocratie par l’éducation, l’instruction, le travail. Ce parti croit, de plus, que la tâche principale est de maintenir l’indépendance nationale, même au prix de la liberté individuelle.

Le choc était inévitable entre les deux partis rivaux et il a lieu, le 1er janvier 1807, près de Port-au-Prince, à Sibert. Incapable d’enlever d’assaut la capitale, Christophe retourne dans le Nord et est acclamé, le 17 février, Président de l’État d’Haïti [82] tandis que l’Ouest élit Pétion, Président de la République, le 9 mars de la même année.

En juin 1811, Christophe devient le Souverain de son État, fonde une royauté héréditaire et crée une noblesse.

Placé par le destin pour prouver que les Noirs ne sont pas des êtres inferieurs, sont dignes de la Liberté et peuvent administrer un pays, il remplit sa mission magnifiquement. Il est incontestablement un des plus grands réalisateurs du monde, plus grand que Pierre le Grand, parce que de plus humble origine et ayant à sa disposition moins d’éléments civilisateurs. Il relève l’agriculture, développe le travail, maintient un ordre parfait dans le cadre d’une justice impeccable et sévère, crée des œuvres de charité, multiplie toutes sortes d’écoles, d’hôpitaux et élève une génération d’hommes instruits, disciplinés, travailleurs. Pour donner de la fierté à ses frères et pour leur démontrer qu’ils méritent d’évoluer dans un milieu d’élection, il bâtit quinze palais, dix-sept châteaux et s’entoure de tous les appareils d’une civilisation extraordinairement brillante qui éblouit tous les visiteurs étrangers. Il jouit de l’admiration de tous les grands philanthropes qui voient en lui un modèle à offrir à ceux qui doutent de l’égalité des races. Wilberforce est son ami et entretient avec lui une correspondance suivie. Il incarne pleinement l’administrateur [83] prodigieux et le constructeur génial. Dans son royaume, il y a une superbe floraison de peintres, de musiciens, de poètes, d’écrivains, d’architectes, de savants, d’industriels, venant en droite ligne de l’esclavage. Dans tous les domaines de l’activité humaine, les noirs réalisent des prodiges que la civilisation inscrit sur ses tablettes d’or, modifiant ainsi ses jugements et élargissant sa voie royale.

Christophe laisse au monde deux monuments qui sont remarquables : le Palais de Sans Souci, renversé par un tremblement de terre, dont les ruines grandioses étonnent, éblouissent et ravissent. Puis la Citadelle qui est considérée comme une des Huit Merveilles du monde, la Merveille de l’Amérique, perchée sur le sommet d’une haute montagne et qui est une construction formidable. Elle attire des milliers de visiteurs qui viennent de tous les points du globe en admirer la grandeur et la beauté farouche.

Vouloir tenter une description même imparfaite et sommaire de cette extraordinaire construction réalisée par le Roi Christophe est impossible. Ses proportions nous écrasent. Sa vue étonne. On ne peut que balbutier des phrases vagues, incohérentes sur ce Monument cyclopéen, sur sa position au sommet d’une montagne dominant le majestueux et féerique panorama constitué par les plaines verdoyantes de la région septentrionale [84] d’Haïti, sur ses murs d’une grande épaisseur, recouverts d’une mousse rougeâtre ou verdâtre et qui surgissent comme une vision magique au-dessus de précipices insondables, sur ses arches qui épousent toutes les formes, représentent des merveilles d’architecture et sont des défis aux lois de l’équilibre, sur ses longs et multiples couloirs où trainent des souvenirs d’épopée et où reposent de lourds canons aux gueules béantes, sur ses caveaux souterrains, sombres et profonds où stalactiques et stalagmites froids et blancs cristallisent toutes sortes de légendes.

Elle a été construite pour être un arsenal. Elle contenait plus de trois cents canons de toutes dimensions, canons français, anglais, espagnols, portugais. Plus de 50.000 fusils y étaient entassés. Des sabres, des machettes, des tas de pierres à feu, de minuscules piques à trois pointes lancées des hauteurs et s’enfonçant dans la chair, des millions de boulets, des milliers de tonnes de poudre à canon, de salpêtre, étaient emmagasinés dans d’énormes dépôts.

Des abris où plus de dix mille femmes et enfants trouveraient refuge en cas de guerres y étaient aménagés. Pour nourrir ces bouches, des provisions de toutes sortes étaient accumulées dans de vastes [85] caves. On y trouvait aussi des médicaments pour soigner les blessés et les malades et un trésor estimé à 60.000.000 de dollars.

La Citadelle contenait enfin tous les rouages d’une administration compliquée ; il n’y manquait pas une imprimerie, ni un hôpital.

Elle est incontestablement le plus beau, sinon l’unique Monument de la Liberté, le Temple Sacré de l’Égalité des Races, une Merveille.

Elle demeure l’irrécusable attestation du génie de Christophe, des grandes qualités du peuple haïtien et de la race noire.

L’œuvre du Roi Henri a été admirable et a exercé une influence considérable dans le monde. Christophe a résolu le problème de l'Égalité des Races, qui est un dogme incontestable. Grâce à lui, l’esclavage, le système colonial n’était plus possibles. L’Angleterre, la France, les États-Unis devaient se débarrasser d’une tare et proclamer l’émancipation de leurs esclaves.

Le plus bel éloge fait du Monarque Noir l’a été par un officier anglais, White, qui avait visité le Royaume. Il dit : « Messieurs, je suis anglais et habitué à exprimer librement mes sentiments. J’ai vu tous les souvenirs de l’Europe, les troupes de toutes les nations ; j’ai observé les lois et les mœurs [86] de tous les pays que j’ai visités. Eh bien ! Messieurs, je vous dis avec vérité, j’ai vu le Roi d’Haïti à la tête de ses troupes ; j’ai examiné la richesse des uniformes, la tenue et la discipline de l’armée haïtienne ; j’ai observé les mœurs et étudié les lois de ce pays : je n’ai point vu en Europe de Souverain qui représente mieux, de troupes mieux tenues ni mieux disciplinées, ni plus d’ordre, de régularité et de justice que dans ce Royaume. Dans la situation où vous êtes, vous ne pouvez craindre aucun ennemi : vous êtes invincibles ».

[87]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Pétion

[Retour à la table des matières](#tdm)

L’action nationale de Christophe ne suffît pas pour maintenir et garantir notre liberté et notre indépendance. Il faut aussi travailler dans le champ international ; il est nécessaire de libérer l’Amérique du joug de l’Europe. Notre continent ne peut être considéré comme une contrée à exploiter au profit exclusif d’étrangers venus de loin. Nous ne pouvons nous croire en sûreté, même avec la Citadelle, tant que nous sommes entourés de colonies. On nous regarde comme des êtres dangereux capables de faire sauter l’édifice colonial ; il importe de nous dégager de l’étreinte de fer qui nous étouffe, de travailler à la libération de l’Amérique.

Haïti était encore Saint Domingue qu’elle avait commencé à remplir cette mission délicate, pleine de dangers. Nous avons vu le concours précieux apporté par la colonie aux insurgés américains.

Dès 1804, c’est-à-dire à l’aurore de notre indépendance, notre pays s’intègre au continent américain et Dessalines, après avoir anéanti l’élément étranger, pousse le cri sublime qui devait se répercuter dans toute notre histoire : j’ai vengé l’AMÉRIQUE. Nous avons travaillé avec une [88] patience et une persévérance louables à l’émancipation de notre hémisphère.

Dès 1805, Dessalines fait une expédition militaire contre la partie orientale de l’île, dans le but d’en chasser les français qui l’occupent, reprenant la politique de Toussaint qui s’était déjà emparé de Santo Domingo, et qui voulait même tenter une action contre la Louisiane.

Miranda viendra en Haïti où l’Imperator lui fera l’accueil le plus chaleureux et l’aidera de son mieux. De jeunes haïtiens s’en iront avec le grand vénézuélien rêvant de la libération de son pays. Ce dernier repartit de la ville haïtienne de Jacmel avec, dit-on, aimes, munitions, bateaux et même des drapeaux haïtiens. La légende ne dit-elle pas que c’est en intercalant entre le bleu et le rouge de ce drapeau, le jaune du drapeau espagnol qu’on obtint le drapeau vénézuélien, comme le drapeau dominicain est formé du drapeau haïtien au milieu duquel une croix est placée ?

Christophe fournira aux Espagnols des secours de tous genres pour les aider à chasser la France.

Mais, le plus grand parmi ces émancipateurs haïtiens est certainement le Président Pétion. On doit le mettre au-dessus de tous ceux à qui [89] l’Amérique est redevable de sa Liberté. Il y a travaillé, même en sacrifiant les intérêts de son pays, contre lequel il a excité la juste colère de l’Espagne, furieuse de l’assistance fournie aux Indépendants.

En 1808, il reçoit Mina et lui donne armes, munitions, argent, bateaux pour aider les Mexicains à se débarrasser de la tutelle espagnole.

En 1815, il tend une main fraternelle et secourable à Don Pedro Girard, un second messager mexicain.

En décembre 1815, le mexicain Aury vient en Haïti avec le grand Bolivar qui avait subi tant d’échecs dans sa lutte pour l’indépendance de son pays. Ils y fondent un comité pour l’indépendance du Mexique.

Bolivar rencontre Pétion à Port-au-Prince et ils deviennent de bons amis. Le Président passe des ordres pour que l’aide la plus large soit accordée au grand américain qui quitte Haïti avec tout ce qu’il faut pour triompher. Cependant, selon la promesse faite à Pétion, il a le malheur de proclamer la Liberté Générale des Esclaves, en commençant par libérer les 1500 qu’il possédait. Cette mesure mécontente tout le monde. On l’abandonne, on le trahit, on le combat. Battu le 10 juillet 1816, il [90] retourne en Haïti où il reçoit de nouveau l’accueil le plus cordial. On lui fournit sept bateaux, 1500 fusils, 15.000 livres de plomb, 15.000 livres de poudre à canon, des vivres alimentaires, 2 millions de francs et des volontaires haïtiens. En prenant congé de son bienfaiteur, ce dernier lui dit : « allez et sûrement, vous serez victorieux, cette fois-ci ». Il alla emportant un souvenir impérissable du Chef Noir et décidé à imposer aux États qu’il allait libérer notre constitution de 1816, regardée par lui comme un modèle.

Si Bolivar jouit dans les Amériques d’une renommée méritée, on ne doit pas oublier qu’une main fraternelle, secourable lui a été deux fois tendue et qu’Haïti a généreusement prodigué armes, munitions, argent, soldats, au valeureux Émancipateur de l’Amérique du Sud. On peut faire mille conjectures à son désavantage dans le cas où Pétion aurait fermé les oreilles aux sollicitations du grand Vénézuélien et n’aurait pas tenté de réconcilier les membres désunis d’un parti qui a fait l’émancipation de tant de colonies. En agissant ainsi, nous courions de très grands risques et nous compromettions notre Indépendance. L’Espagne, en plusieurs fois, se vengera de notre attitude à l’égard du Libérateur.

Haïti aidera de même la République Dominicaine à s’affranchir de la tutelle espagnole et [91] exercera une action suivie et longue pour maintenir l’intégrité territoriale de l’ile. De 1861 à 1865, elle se dépensera sans compter pour en chasser les espagnols. De 1869 à 1874, elle se dressera contre les États-Unis qui voulaient occuper la partie orientale et elle continuera la lutte jusqu’en 1907.

C’est en Haïti que les révoltés cubains, fuyant la persécution, trouveront refuge. Le libérateur José Marti et le grand Macco y viendront chercher du secours. Ils obtiendront le concours officieux du gouvernement et l’aide efficace de beaucoup d’Haïtiens. L’auteur de ces notes conserve précieusement une photo offerte à son père par Marti, avant de s’embarquer pour la lutte finale et en témoignage de reconnaissance.

Les insurgés grecs eux-mêmes ne frappèrent pas en vain à notre porte et reçurent de l’argent. Haïti n’a pas permis à l’Angleterre et à la France d’être seules à aller au secours des braves Helléniques qui défendaient leur liberté.

Haïti est justement fier de l’aide apportée sans relâche à tous les opprimés du monde et surtout de l’Amérique. Pas un seul peuple de ce continent n’a autant travaillé qu’Haïti à l’œuvre de l’émancipation des Indes Occidentales.

[92]

**Contribution de l’île d’Haïti  
à l’histoire de la civilisation.**

Le fait haïtien :

Haïti et le panaméricanisme

[Retour à la table des matières](#tdm)

L’œuvre réalisée par les Haïtiens est considérable. Ils ont d’abord ruiné le prestige de l’Europe en Amérique et préparé ainsi l’émancipation de dix-neuf colonies, en attendant celle de tout ce continent qui ne peut et ne doit pas rester sous le joug du système colonial. Leur exemple a servi, d’ailleurs, à fortifier l’idéal des émancipateurs et de leurs amis. Le 22 juillet 1818, le Ministre des États-Unis en France, Albert Gallatin, écrit au Secrétaire d’État John Quincy Adams : « je m’étonne que vous puissiez douter de la possibilité pour les colonistes espagnoles de former un gouvernement capable de diriger les affaires de l’État et d’entretenir des relations avec les pays étrangers, et je cite Santo Domingo (il voulait écrire Haïti) comme une preuve que même des esclaves peuvent établir un gouvernement constitué d’hommes tirés de leur race et totalement indépendants au moins de leurs anciens maîtres ». Rufus King, Ministre des États-Unis en Grande Bretagne, prendra aussi comme [93] exemple les Haïtiens dans sa lettre du 29 octobre 1825 au Secrétaire d’État, Henry Clay, au sujet du Mexique, de la Colombie, du Chili et de l’Argentine. Notre attitude a fortifié la conviction de ceux qui rêvaient d’affranchir l’Amérique de l’humiliante tutelle européenne.

Les Haïtiens imposaient, de plus, au monde une conception plus morale de la vie, le dogme de l’égalité des hommes. Ils épuraient la conscience humaine, souillée par la croyance en la divinité de l’esclavage, et étayant cette foi sur les Saintes Écritures.

Ils créaient un Ordre Nouveau, qui est à la base du panaméricanisme. Ils disaient qu’un homme ne peut parler de liberté quand il ne pense qu’à sa liberté établie sur la servitude d’autrui : la liberté qu’on détruit chez les autres par la force est fatalement menacée chez soi, n’étant pas à l’abri de la force, élément d’injustice.

Ils certifiaient que, non seulement, chacun a le droit de travailler à son bonheur, mais qu’il a pour devoir de laisser les autres rechercher leur félicité.

Ils affirmaient que tous les peuples sont libres de disposer d’eux, et que la force, principe [94] d’oppression, ne doit pas régler leur conduite, ni leurs relations internationales.

Ils disaient que toutes les terres sont sacrées, que quelque unes ne doit pas être considérée comme des terres d’exploitation dont Les produits ne servent qu’à enrichir les étrangers, réprouvant l’immixtion brutale de l’Europe en Amérique.

Ils assuraient que, nés d’un même Père des Cieux, tous les hommes sont égaux, sur la terre comme au ciel.

De plus, en détruisant l’esclavage, ils ouvraient la porte à ces magnifiques progrès scientifiques nés du besoin de l’homme d’asservir à ses intérêts les éléments ; dont il peut disposer.

Ils posaient, en définitive, quelques-uns des dogmes qui sont à a. base du panaméricanisme ou de l’américanisme tout court. On peut ainsi reconnaître que la vraie formule du panaméricanisme, de cette doctrine large, généreuse, chrétienne, a été, en grande partie, déterminée par nous et par nos actions. Aussi avons-nous une place d’honneur dans toutes les Assises Panaméricaines.

L’île d’Haïti a vraiment inscrit des pages glorieuses dans L’histoire de l’Amérique et de la civilisation. Elle fui le berceau de la civilisation et de la colonisation de l’Amérique. Elle est la terre [95] héroïque et sacrée baignée du sang de tous ceux, Indiens ou Africains, qui se soit sacrifiés pour la cause de la Liberté, pour la Rédemption d’une race et pour l’Émancipation d’un continent. Elle a joué magnifiquement son rôle dans l’histoire de l’humanité. Un auteur américain. C. R. James, qui a écrit un livre intitulé « The Black Jacobins », a eu raison d’affirmer que « la révolution haïtienne a exercé une profonde influence sur l’histoire du XIXème siècle ».

Haïti, cette princesse lointaine, autour de laquelle tant de légendes merveilleuses se sont cristallisées et pour la conquête de laquelle « tant de marins, tant de capitaines, partis joyeux, sont morts ». Haïti, la Reine des Antilles, la toute belle, Haïti qui est, au dire du grand poète Victor Hugo « une Lumière », a une histoire qui ressemble à une fable, qui mérite d’être incorporée à celle de la civilisation et qui peut être contée avec plaisir, avec orgueil.

Dans le faisceau des 21 drapeaux de L'Union Panaméricaine, le hasard des initiales a placé le bicolore haïtien au centre. C’est un symbole. C’est le symbole d’une réalité géographique. C’est le symbole de ce qu’Haïti fut dans le passé et de ce qu’elle désirerait être dans l'avenir : un centre de rayonnement de la vraie civilisation basée sur la charité, la justice, la liberté, un soleil éclairant [96] l’humanité, selon la prophétie contenue dans la légende indienne un ardent foyer de panaméricanisme.

***LOUIS MERCIER***

Fin du texte